



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07581416 4

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

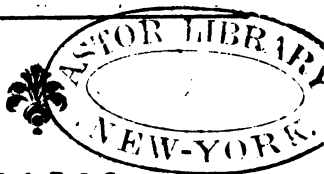
DE

BRUEYS

ET

PALAPRAT.

TOME SECOND.



A PARIS.

1781.

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce
volume.

Vie de Palaprat , suivie du Catalogue
raisonné et Anecdotes de ses Pièces de
Théâtre , précédée de son portrait.

Le Muet , Comédie , précédée du Sujet,
des Jugemens et Anecdotes qui y sont
relatifs.

V I E

D E P A L A P R A T.

JEAN PALAPRAT, Écuyer, Seigneur de Bigot, naquit à Toulouse, au mois de Mai 1680. Il fit ses humanités, avec succès, dans cette Ville, et il y étudia le droit, se destinant d'abord au Barreau, où la réputation des célèbres Jurisconsultes Ferrières, ses ayeuls maternels, sembloit l'appeler. Mais il ne fut que très peu de tems Avocat. Son goût pour la Littérature, et, sur-tout, pour l'indépendance, le détourna bientôt, pour toujours, de toute occupation assujétissante. Il faut voir comme il en parle lui-même, dans la Préface qu'il a placée au-devant de ses Œuvres, en 1712.

« L'idée de ma fortune, dit-il, n'a jamais pu me réduire à me contraindre. Sans doute qu'il y avoit encore à Toulouse, quand j'y naquis, justement au milieu du dernier siècle, quelques

A ij

2 VIE DE PALAPRAT.

restes dans l'air de ce nître et de ce salpêtre volatil qui formoit l'esprit d'indépendance et de liberté des anciens Tectosages. Je crois que , pour mon malheur , j'achevai de le respirer tout , en naissant. J'ai l'idée d'avoir autrefois lu dans un Ouvrage de notre savant Caseneuve (Auteur Toulousain) , que cet esprit de liberté , originaire des Pyrénées , nous avoit été porté à Toulouse sur les eaux de la Garonne , et que , de-là , ses flots l'avoient amené à Bordeaux , où le célèbre Montaigne s'en étoit si fort rempli. Les *Essais* de cet incomparable Gascon sont un des premiers Livres François que j'ai lus dans ma jeunesse. Il me souvient que je les dévorais. J'en étois idolâtre. Ils me firent une impression dont je n'ai gueres pu depuis me corriger. Ils sont aussi la source de mon amour pour les digressions ; et cette impression s'est augmentée avec la passion que j'ai toujours eue pour la liberté. Mais ne faisons pas à cette noble et innocente liberté tout l'honneur de mes défauts ; partageons-le avec ma paresse , et n'en usons point envers le Public avec moins de sincérité que mon conseil et mon oracle , le Poète Philosophe

VIE DE PALAPRAT. 5

de la Cour d'Auguste, l'honnête homme Horace, en use à l'égard de son ami Florus. *Je me suis donné à vous pour un paresseux*, lui dit-il, *pour un homme aussi embarrassé quand il est obligé d'écrire qu'un manchot qui est réduit à se servir, avec peine, d'une pauvre main gauche.* Je ne me vante pas au Public d'être autre que je ne suis ; je l'avertis de mes vices. Je suis tout le contraire de la justesse et de la régularité.... &c. »

PALAPRAT, dans une *Lettre sur les Devises*, et qu'il adresse à M. B * * *, Premier Médecin du Dauphin, peint encore fort bien son caractère, naturellement enclin à la gaieté. Voici comment il s'exprime sur cette gaieté héréditaire dans sa famille, qu'il fait connoître assez en détail dans cette Lettre.

« Je me flatte que, si vous ne vous souvenez pas avec autant de plaisir que moi que notre connoissance (et je crois que je puis dire notre amitié) commença en 1686, qu'au moins le souvenir ne vous en sera pas désagréable, dit-il à M. B * * *. Un de nos amis communs (M. de Mareuil, Secrétaire des Commandemens de la Dauphine) nous rassembloit souvent à Versailles, et à Paris,

A iii

par des soupers délicieux, dont la compagnie assortie et enjouée auroit fait trouver exquise une chère infiniment moins bonne que celle qu'il nous faisoit. C'est-là que cet incomparable Acteur (Raisin, le cadet), si applaudi du Public, si recherché des honnêtes gens et si désiré des plus grands Seigneurs, nous préféroit souvent à eux, et nous inspiroit toujours de la joie. J'étois Gascon, sans aucun souci; quelles ressources pour la gaieté! Vous savez bien qu'Horace, Virgile, Catule et tous ces honnêtes gens de l'antiquité, entroient souvent dans nos conversations générales; et pour les familières, que j'avois en particulier avec cet aimable lien de notre société, avec lequel je passois ma vie, vous croyez bien qu'il m'échappoit souvent de lui parler de ma Province, de ma Ville, et sur-tout de ma race, à quoi les gens de mon pays ne manquent gueres quand elle n'est pas, tout-à-fait, obscure, et même quand elle l'est, ils ne sont jamais embarrassés à l'illustrer. Combien de fois lui avois-je, peut-être indiscretement, répété que Toulouse avoit été un célèbre Théâtre de tous ces Spectacles galans de la Chevalerie, que moi-même en-

core j'y avois vu briller les Ballets , les Danses et les Mascarades , et que la joie et les plaisirs d'éclat avoient toujours été la passion dominante de ma famille , à commencer par mon bisayeul du côté de la mere de mon pere. Or , ce bisayeul étoit l'illustre Jacques de Ferrieres , si célèbre par tant d'Ouvrages sur le Droit civil , qui , quelque attaché qu'il fût à son étude , étoit si porté à la joie , qu'il se vantoit de n'avoir eu du chagrin qu'une seule fois en sa vie , qui fut le jour que Toulouse fit la perte irréparable du grand Cujas , dont il étoit ami intime , malgré la jalousie de métier ; sentiment bas , honteux , méprisable , et dont Ferrieres étoit si éloigné qu'il ne seroit jamais tombé dans son esprit , moins encore dans son cœur , quand même il auroit été Poëte. »

« J'avois donc mille fois conté à notre ami commun , qu'à commencer par ce Ferrieres , on avoit toujours vu depuis subsister dans ma famille trois choses qui vont rarement ensemble : un bien un peu au-dessus du médiocre , une érudition profonde , avec un penchant aux plaisirs , animé d'une gaieté à toute épreuve ; et ce Ferrieres , tout grand et grave Jurisconsulte qu'il

étoit, avoit le bal chez lui presque tous les jours de l'année. Il y dansoit la première courante, avec l'aînée de ses filles; et, après avoir été quelque tems témoin de leurs plaisirs, il leur disoit, en se retirant dans son cabinet : *Mes enfans, réjouissez-vous; je vais travailler à vous gagner du bien.* Il y a de lui un trait de sang-froid et de plaisanterie dont la mémoire ne mourra jamais dans le Barreau de Toulouse. Les Avocats de son tems en firent, pour ainsi dire, une substitution graduelle et perpétuelle en faveur de leur postérité consultante; et on l'apprend, je crois, encore aux jeunes Avocats, en leur faisant lever la main pour l'observation des ordonnances. »

« On dit qu'il rappela un jour un vieux chicanier qui étoit sorti brusquement de dépit de son cabinet, sans avoir payé son avis, parce qu'il lui avoit déclaré, de bonne-foi, que sa cause ne valoit rien, et qu'ayant fait semblant de relire ses actes, avec un redoublement d'attention, et d'y trouver des causes victorieuses, il s'étoit réctié, comme s'il venoit d'une profonde réflexion : *Vraiment, Monsieur, je ne sais à quoi je pensois; voilà tel et tel endroit que je n'avois pas d'abord bien*

pris , et par où votre affaire est imperdable. Le chicaneur , tressaillant de joie , lui coula deux écus d'or dans la main , présent magnifique pour ce tems-là , et le gaillard Jurisconsulte les ayant empochés , lui dit froidement : Monsieur , apprenez à payer les bons avis , et non pas les mauvais. Le dernier que je viens de vous donner ne vaut pas le diable ; gardez-vous bien de le suivre. »

« Anne de Ferrieres , son fils et mon grand oncle , fit un usage fort joyeux du bien que son pere lui avoit amassé. Il brilla beaucoup dans les ballets , les joûtes , les courses de bague , les carrousels et toutes les autres fêtes que le Duc de Montmorency donnoit aux Dames de Toulouse ; plaisirs que cette Ville paya cherement à la fin , et dont le souvenir contribua beaucoup à augmenter son deuil et ses larmes , lorsqu'elle fut réduite à être le triste théâtre de la funeste catastrophe d'un Seigneur qui avoit fait ses délices et sa félicité ! »

« Cet Anne de Ferrieres est le même qui , étant chef du Consistoire de Toulouse , en 1609 , eut l'honneur de haranguer le Roi. Il avoit bien quatre-vingts ans. Il étoit doué d'une de ces phi-

8 VIE DE PALAPRAT.

sionomies heureuses et douces qui préviennent. Ses cheveux blancs lui servoient de relief, bien loin de l'avoir altérée, et il faisoit voir que la vieillesse même a quelquefois des graces. Frappé, ébloui et saisi à la vue du Roi, sa harangue fut précédée et interrompue par des torrens de larmes, et Sa Majesté eut la bonté de lui dire : *Beau vieillard, vos larmes sont plus éloquentes que tout ce que j'ai entendu jusqu'ici.* »

« Cet aimable vieillard, sous les yeux duquel j'ai été élevé, m'a raconté plus d'une fois, une aventure qui étoit arrivée dans une partie de plaisir dont il étoit. Quatre nouveaux mariés, avec leurs quatre femmes, firent dessein de danser un Ballet. En ce tems-là, il ne se passoit pas un seul jour à Toulouse, pendant le carnaval, qu'il n'y eut un Ballet, et souvent plusieurs en un même jour. Ils prirent pour sujet l'enlèvement des Sabines. L'usage étoit qu'on dansoit ces Ballets, non-seulement en public, mais qu'on alloit les danser dans de bonnes maisons, à qui, par distinction, on donnoit ce divertissement. Un des Romains, qui étoit amoureux d'une Sabine, autre que sa femme, et qui cherchoit le moment

VIE DE PALAPRAT. 9

de la détourner pour lui parler de sa passion , crut , enfin , l'avoir trouvé. Elles étoient vêtues de la même manière , comme , de leur côté , les Romains l'étoient aussi. Quelque précaution que celui-ci eût prise de mettre une marque à sa Sabine pour la reconnoître , il s'y trompa. Sa femme , qui , de sa part , n'attendoit peut-être que l'occasion d'être détournée par un autre Romain , tomba , par hasard , entre ses mains. Elle ne se fit pas faire de grandes violences ; et les tendres déclarations se seroient passées au gré de la Sabine et du Romain , si , par malheur , le masque n'étoit tombé à celui-ci. Sa femme , surprise de voir que c'étoit son mari , lui dit , avec une ingénuité et un dépit que son premier mouvement ne lui permit pas de dissimuler : *Quoi ! Monsieur , c'est vous ? Vraiment si je l'avois cru vous auriez attendu , par ma foi , à me parler de votre flamme , que nous eussions été au logis !... »*

Ce fut le souvenir de cette anecdote qui fournit à PALAPRAT l'idée du dénouement d'une petite Comédie qu'il donna , seul , en 1690 , sous le titre du *Ballet extravagant* , comme il le dit dans le Discours préliminaire sur cette Piece.

« Je suis la dernière goutte de sang de ce Fer-

rières , poursuit-il , dans sa *Lettre sur les Devises* , de ce Jurisconsulte de si bonne humeur. Ce n'est pas tout-à-fait ma faute si je n'ai pas conservé de ses biens toute la part qui en a passé jusqu'à moi. J'ai honte de ne pouvoir rien faire paroître de son savoir ; mais quant à la gaieté , je puis me vanter d'avoir été son légataire universel. N'allez pas croire , au moins , parce que je ne vous parle pas de mes ayeux paternels , qu'ils fussent gens ignares et non lettrés : il s'en falloit beaucoup ; mais ils ne font pas à mon sujet , parce qu'ils étoient trop sérieux , et j'oserois dire quelque chose de pis , si je ne craignois pas de manquer de respect pour leur mémoire. J'ai vu parmi des manuscrits de mon grand-pere une harangue , qu'il eut l'honneur de faire , député de la ville de Toulouse , en qualité de Capitoul , à Louis XIII , après la prise de la Rochelle ; et cette harangue est farcie de Grec et de Latin. Il s'en faut bien que j'aime le Grec empoulé de mon grand-pere autant que les simples larmes de mon grand oncle : c'étoient des larmes de joie...

« Je n'avois donc que trop souvent conté toutes ces circonstances de ma race à notre aimable

mable ami , M. de Mareuil. (Le Public auroit bien moins d'occasions de nous charger du ridicule dont il nous charge, nous, qui ne lui sommes toujours que trop suspects , seulement pour être nés aux bords de la Garonne , si nous avions la retenue de ne les conter jamais qu'à nos amis.) J'avois orné ces circonstances de la fureur que j'eus toujours , sur l'exemple de mes parens , pour les Ballets , les Mascarades et toutes ces sortes de jeux où nos peres employoient les Devises , et je l'avois enfin convaincu que j'étois né avec cette passion , et que je l'avois toujours conservée. Il crut , prévenu comme il l'étoit d'une trop bonne opinion pour moi , que j'étois maître passé en l'art des Devises ; et ce seroit trop exiger d'un homme de ma Province que de vouloir que j'eusse eu la modestie de le détromper. »

« En ce tems-là M. Quinault vint à mourir. Il étoit chargé de faire les Devises pour Madame la Dauphine. C'étoit au Secrétaire des Commandemens de cette Princesse à proposer quelqu'un pour remplir cette place. Il eut la bonté de me proposer et de me faire agréer , en 1688.... &c. »

Tout en parlant de ses gasconnades , PALA-

B

12 VIE DE PALAPRAT.

PRAT nous laisse voir un grand fonds de bonhomme , et nous prouve qu'il avoit de lui une opinion bien au-dessous de celle qu'il savoit inspirer , et qu'il méritoit réellement.

Les freres Parfaict nous disent , dans leur *Histoire du Théâtre François* , que « PALAPRAT , nommé pour composer les Devises des jettons que la Dauphine faisoit frapper tous les ans , s'acquitta de son emploi jusqu'à la mort de cette Princesse , en 1690 ; que , cette même année , M. de Marcuil ayant acquis la Charge de Maître de la Chambre aux Deniers , il lui fit encore faire les Devises de cette Chambre , et que PALAPRAT jouit , jusques à la fin de 1710 , du petit bénéfice qu'il retiroit de ces Devises. »

En 1671 , dès l'âge de vingt-cinq ans , il avoit été créé Capitoul de Toulouse , et , neuf ans après , en 1684 , il fut nommé chef du Consistoire de cette Ville. Il remplit ces dignités avec distinction ; et , pendant que dura son administration , il eut plusieurs fois l'occasion d'exercer son goût et son talent pour les Devises , lors des fêtes et des rejouissances publiques.

Un précis de la Vie de PALAPRAT , trouvé , manuscrit , dans les papiers de sa famille , qui

nous a été communiqué par M. de La Tome, Commissaire des Ponts et Chaussées de la Généralité de Moulins , lequel a épousé la petite niece de la seconde femme de PALAPRAT , et dont nous allons rapporter quelques fragmens , nous apprend « qu'il avoit reçu de la nature les dons de l'esprit, qui peuvent distinguer l'homme de Lettres et les sentimens du cœur , qui caractérisent l'honnête homme. »

« Ses premiers essais dans la Littérature furent des Ouvrages qu'il composa pour l'Académie des jeux floraux. Il y fut plusieurs fois couronné , et les juges des prix n'eurent point d'autres moyens d'arrêter le cours de ses victoires , que de l'admettre parmi eux et de lui donner le titre d'Académicien. »

« Le génie poétique , qui est de toutes les langues , le porta souvent à composer de petits Ouvrages , en langue Provençale , à l'imitation des Trouverres et des Troubadours ; et la plupart de ces Pièces fugitives , sans le secours de l'impression , ont passé , par tradition , et se conservent encore , avec estime , dans la mémoire des Provençaux qui aiment la vivacité et les saillies

B ij

de leur langage , quand il est employé avec toutes ses finesses. »

« Le desir de paroître sur un plus digne Théâtre engagea d'abord PALAPRAT à faire un voyage à Paris , en 1671. Il y resta jusqu'en 1686, et alla ensuite à Rome , où la célèbre Christine , Reine de Suede , s'étoit retirée. Il fit assiduellement sa cour à cette Princesse , pendant deux ans et demi qu'il passa à Rome ; mais il sentit enfin que Paris étoit l'unique centre du goût , de l'esprit et du savoir , et en 1688 il y revint fixer son établissement. »

« Ses mœurs , sa politesse et ses talens lui procurerent bientôt d'illustres amis. Il fut chéri des Grands , estimé des Gens de Lettres , et tendrement aimé de tous ceux qui entrerent en quelque commerce avec lui. »

« La connoissance qu'il fit , dans les bonnes compagnies où il étoit admis , de Raisin le cadet, Comédien de grande réputation , et qui brilloit autant par son esprit dans la société que par ses talens sur le Théâtre , lui donna le desir de travailler pour la scene comique. Il s'en occupa et communiqua ses essais à l'Abbé de Brueys , qui étoit son compatriote et son ami intime , et qui

avoit les mêmes goûts que lui. PALAPRAT et Brueys s'associerent pour ce genre de travail ; et , pour donner une juste idée de la liaison de ces deux amis Auteurs , il suffit de dire qu'ils ne se disputerent jamais que les endroits foibles de leurs Ouvrages , que leur amitié a duré jusqu'à la mort, et que *Le Grondeur* et *Le Muet* sont des fruits de leur société dramatique. »

« En 1691 , PALAPRAT fut présenté aux Princes de Vendôme , qui aimerent et protégèrent toujours les Gens de Lettres ; et le Grand Prieur se l'attacha , en qualité de Secrétaire de ses Commandemens. »

« Cette place lui donna moins d'occupation pour les affaires de cabinet qu'il n'en eût pour les parties de plaisir , dans lesquelles ces Princes l'admirent toujours. Ils le recherchoient pour l'agrément de sa conversation et la vivacité de ses réparties. Ennemi de la basse flatterie , il marquoit son attachement pour eux par une liberté qu'un Homme de Lettres peut prendre avec les Grands , pourvu qu'elle soit soutenue par beaucoup d'esprit. Il savoit auprès d'eux exposer la vérité sans la rendre désagréable. Ceux qui ne con-

B üj

noissoient pas assez la noblesse et la bonté de caractère des Princes de Vendôme craignoient quelquefois pour PALAPRAT ; jusques-là que le Maréchal de Catinat , qui le chérissoit (et cela seul suffiroit pour son éloge) , lui dit un jour , en l'embrassant : *Les vérités qui vous échappent avec le Grand Prieur me font trembler pour vous. Rassurez-vous , Monseigneur ,* lui répondit plaisamment PALAPRAT , *ce sont mes gages. »*

« PALAPRAT suivit ces Princes , avec Campistron , aux campagnes qu'ils firent depuis 1693 jusqu'à 1696. »

« Il fut marié deux fois. Il prit sa première femme dans sa Province ; et il n'est resté de ce mariage qu'une fille qui a été établie à Toulouse. Il choisit à Paris une seconde femme , qu'il trouva digne de tout son attachement , par les sentimens qu'elle lui fit voir , et par les soins qu'elle prit de lui dans ses dernières années. Il eut le regret de ne pouvoir lui en donner la récompense , en la laissant dans un état convenable ; mais pour acquérir de grandes richesses il avoit trop d'honneur et trop de vertu.... &c. »

PALAPRAT ne s'étoit pas enrichi à la suite du Grand Prieur ; et il n'avoit gueres compté s'y

enrichir , non plus , quoique plusieurs personnes lui en eussent voulu donner l'espérance. Voici ce qu'il en dit plaisamment , dans son Discours sur *Le Muet*.

« Tous mes amis , fondés sur des exemples qu'ils me citoient , et que je connoissois comme eux , me flattoient que j'allois faire quelque fortune. J'en voyois les effets ridicules en mille gens. Je les entendois tous les jours mentir effrontément sur ce qui avoit précédé la leur , et tâcher après avoir rêvé les suppositions les plus outrées , à leur avantage , de les insinuer adroitement , souvent même sans aucune adresse , mais tantôt avec une fadeur à mériter des coups de vessie par le nez , et tantôt avec une impudence digne encore de quelque chose de pis. Je me défiai de ma foiblesse , si pareille aventure m'arrivoit de devenir fort riche. Je fis réflexion , très-à-propos , qu'il y a des personnes qu'on n'est gueres en habitude de croire sur leur propre histoire , même quand elles n'ajoutent pas à la vérité. »

« Je voulus prévenir le dangereux ridicule que tant d'autres se donnoient , et profiter de mon

bon sens , pendant qu'aucune métamorphose ne l'avoit altéré. Je fis donc un *Manifeste* , de précaution ; comme une espee de désaveu anticipé du tournement de ma tête , et contenant une ample protestation contre toutes les impertinences que la frénésie de ma vanité me pourroit faire dire. Je saute le préambule de cet Ouvrage , quoiqu'il n'eût pas laissé d'être curieux à voir , et fort instructif en ce tems-ci. En voici seulement quelques principaux articles. »

« 1°. Quand je serai devenu fort riche , si je dis que je descends , pour le moins , des Comtes de Toulouse , je mentirai. »

« 2°. Si je fais de magnifiques descriptions des Charges et des Terres qui ont été dans ma maison , autant de faussetés. »

« 3°. S'il m'arrive de faire tomber quelquefois négligeamment dans la conversation familiere le récit détaillé de la noble dépense que mes parens faisoient dans ma jeunesse pour mon éducation , du Gouverneur que j'avois , de mes Maîtres , soit pour les Sciences , soit pour toutes sortes d'exercices ; de mon valet-de-chambre , de mes laquais et de la grosse pension qui m'étoit assignée seule-

ment pour mes menus plaisirs : pas un mot de vrai. »

« 4°. Si je soutiens que j'ai dépensé de notables sommes à servir long-tems , sur mes crochets, le Prince qui m'a fait tout ce que je suis , avant d'avoir rien touché de ses bienfaits , cela sera si faux qu'y compris l'argent qu'on m'avança sur l'espérance de la réussite du *Muet* (Voyez les *Jugemens et Anecdotes* sur cette Piece , tome onzieme des Comédies du Théâtre François de notre Collection) , je possédois , peut-être , soixante-dix , ou quatre-vingt pistoles , au plus , quand je suivis ce Prince à l'armée , pour la première fois. »

« Mon Manifeste n'a pas eu lieu. La fortune ne m'est pas venue , et le bon sens m'est demeuré. Ce peu d'articles que je produis suffiroit pour faire celle de mon Libraire , s'ils étoient achetés par tous les gens qui auroient besoin de lire la petite leçon que ces sages articles renferment... &c. »

PALAPRAT fut long-tems tourmenté de la pierre et souffrit l'opération de la taille. Il n'est pas possible de parler plus gaiement d'une maladie et d'une opération si douloureuses , que

l'on a endurées l'une et l'autre , qu'il le fait dans son Discours sur *Les Empiriques* , adressé à M. Boudin , Premier Médecin de la Dauphine.

« J'ai bien été , dit-il , pendant dix ou douze années condamné , nouveau sisyphé , à rouler une grosse pierre. Non pour avoir , comme lui , débauché une de mes nieces ; je n'ai jamais eu ni frere , ni sœur en âge de m'en donner. Non pour avoir commis des brigandages ; je n'en avois pas même eu d'occasion. Le Prince dont j'ai l'honneur d'être Secrétaire des Commandemens , n'avoit pas encore commandé d'armée ; et si j'ai commis quelque brigandage depuis , lorsqu'il a eu des armées à ses ordres , je l'ai fait si finement que les plus habiles en ces matieres sont forcés d'avouer qu'il n'y paroît , ma foi , rien , et qu'il seroit difficile de me convaincre là-dessus. Je ne méritois pas mieux la rude punition de rouler une pierre , comme Sisyphe , pour avoir révélé le secret des Dieux. J'ai toujours été si éloigné d'un pareil sacrilège que j'ose me flatter que depuis plus de vingt ans que j'ai l'honneur d'être dans la maison de deux grands Princes , issus du sang de nos Dieux , on ne m'y a jamais

soupçonné de la moindre indiscretion. Personne aussi ne pouvoit comprendre dans le propre tems que je traînois ma pierre que j'eusse une peine si peu méritée. Ces deux Princes, les premiers, et les Médecins, par complaisance, après eux, m'accusoient de toute autre chose. Moi-même, je me disois quelquefois, à mon tour : *Est-il possible qu'il se soit formé en moi une pierre ? une pierre en moi, qui suis l'antipode de toute sorte de dureté ? qui n'ai péché, toute ma vie, que pour avoir été trop tendre ? Que la pierre aille se loger chez ces barbares, que l'avidité de s'enrichir a endurcis contre la misere publique, dont ils sont les auteurs : cette peine ne sera qu'une suite de leur tempéramment. Pourquoi achètent-ils des Charges qui donnent la noblesse ? Il n'y en a pas de plus vieille roche que la leur, disoit, dernièrement, une espece de mauvais plaisant, du pays latin. Ils peuvent la dater du déluge. Ils sont de la véritable race des cailloux que Deucalion et Pyrrha jeterent. C'est de-là qu'est descendue leur engance dure et pétrifiée.*

Ils ont tous un triple rocher

Quelqu'autre part qu'à la vessie.

Leur cœur n'est, intérieurement, qu'une vaste car-

rière , revêtue encore d'une bonne pierre de taille ; par le dehors.... »

« On ne peut gueres supporter avec plus de constance le martyre d'être intérieurement lapidé que je l'ai supporté pendant douze années. Et que croyez-vous qui me fit rouler ma pierre si long-tems et avec si peu d'abattement, en Flandres, en Piémont et dans les montagnes du Dauphiné ? La gaieté, qui ne m'abandonna jamais. Je ne me privai jamais d'aucun plaisir ; j'allai toujours au-devant de ce qui pouvoit m'exciter à la joie. C'est aussi à elle seule que je crois devoir la force d'avoir résisté à ce que je souffrois, pendant que je voyois céder à de moindres souffrances des gens plus jeunes et plus robustes que moi ; mais dont le tempéramment triste et mélancolique, pour ne pas dire attrabilaire, étoit cause que, s'affligeant plus que je ne m'affligois, ils étoient bien plus abattus, et, conséquemment, plutôt accablés. »

« Quand M. Maréchal (Premier Chirurgien du Roi) me fit cette opération, si terrible dans la poltronne imagination de la plupart du monde, je suis persuadé que si son habileté et la légèreté
de

de sa main commencerent ma guérison , la douceur et la gaieté de son humeur la perfectionnerent. Il ne s'approchoit jamais de moi qu'avec un visage riant. Je tâchois à le recevoir de même ; et cette attention empêchoit que l'abattement du corps ne passât jusqu'à l'esprit. Toutes les fois qu'il vint me rendre visite , je le reçus toujours avec un nouveau couplet de chanson , tantôt sur ma garde , tantôt sur le garçon Chirurgien qu'il m'avoit donné pour me soigner ; tantôt sur un Médecin qui s'étoit emparé de moi , sans que je l'eusse appelé , qui m'avoit , comme un autre Pourceaugnac , constitué son malade , de sa seule autorité , et qui un jour , à l'insçu de M. Maréchal , me fit donner une purgation dont je pensai créver ; et tantôt , enfin , sur des sujets encore plus réjouissans. Aurois-je osé jamais faire un pareil accueil à M. Maréchal , s'il avoit été de l'humeur hargneuse de M. Grichard ? (Le Grondeur).... &c. »

PALAPRAT donne l'épithete de divin à M. Maréchal , et l'appelle le *Prince des Chirurgiens*.

« Les termes de Prince et de Divin ne sont point outrés à son égard , dit-il. Le monde y est

C

24 VIE DE PALAPRAT.

tout accoutumé dans le *Divin Platon* et dans le
Divin Homere. Personne ne leur dispute plus le
titre de Princes des Philosophes et des Poètes.
Or , qui sait mieux que moi , qui en ai cueilli le
fruit , qu'il y a plus de solidité dans un coup de
bistouri donné par M. Maréchal qu'il n'y en a
dans toutes les *Idées* de Platon , et plus d'art dans
la moindre de ses opérations que dans les vingt-
quatre livres de l'*Iliade* , les vingt-quatre de
l'*Odissee* et *La Batracomiomachie* , par-dessus le
marché. Dussent se soulever contre moi tous les
amans fideles de l'antiquité , je me ferois hacher
en faveur d'un si illustre moderne , et je dirois à
ceux qui voudroient me chicaner : *Faites-vous*
tailler par lui , Messieurs , et puis nous dispute-
rons.... &c. »

Les freres Parfaict , dans leur *Histoire du Théa-*
tre François , disent , cependant , que « l'opéra-
tion de la taille occasionna à PALAPRAT une in-
firmité qui dura autant que sa vie ; que ce fut à
Fénestrelles , village du Vaudois , en Suisse , le
14 Janvier 1696 ; qu'il fut taillé ; » et les détails
qu'ils donnent de cette infirmité prouve que l'o-
pération n'e lui fut pas parfaitement bien faite.

Malgré cela , après avoir très-gaiement et très-longuement prolongé l'éloge de la gaieté dans ce Discours , où il s'autorise beaucoup de Rabelais , de qui il chérissoit la morale , PALAPRAT y raconte combien il se plut à exercer cette heureuse qualité , dont il étoit si richement doué , pendant que ses fonctions municipales lui en offrirent l'occasion à Toulouse.

« Je ne connois , poursuit il , apophthegme d'ancien , ni sentence de moderne qui renferme , à mon gré , un si grand sens que ces deux vers d'un vaudeville :

« La joie est bonne à toutes choses ;

» La tristesse n'est bonne à rien. »

Voilà ma légende , ma devise , le cri de mes armes , mon mot du guet pour me faire tenir sur mes gardes , et mon mot de ralliement , au cas du moindre trouble et du premier désordre qui pourroit m'arriver. Voilà , enfin , l'abrégé de toute ma philosophie.... »

« Je prétends que le corps politique ressemble au corps humain , qu'il faut tenir en joie pour le conserver en santé.... et , pour ne prouver ma

C ij

proposition que par de grands exemples, je ne citerai que celui de Lacédémone, celui de Rome et le mien.... »

« Mais, laissons-là Rome et Lacédémone, et de l'Italie et de la Grece, faisons un saut jusqu'à Toulouse. »

« Je vous ai préparé que je vous donnerois mon gouvernement pour exemple : commencez à me regarder

« Comme élève, écolier et singe de Licurgue, »

et comme un petit Éphore, seulement en détrempe, si j'ose ainsi parler ; mais, au moins, observateur fidele des maximes de ce grand Législateur. »

« J'en ai fait un court, mais heureux essai les deux fois que j'ai eu quelque part au gouvernement de ma chere patrie. La premiere fois, en 1675, je ne faisois que la plus foible partie d'un corps composé de huit membres ; mais j'avois un chef, qui, tout sérieux qu'il étoit, ne le fut jamais assez pour résister aux parties de fêtes et de réjouissances publiques que je méditois incessamment. Le Roi nous donna de fréquentes occa-

sions de faire de ces fêtes publiques. J'en étois chargé C'étoit où je triomphois. Autant de combats , ou de sièges , autant de *Te Deum* , et, partant, de feux de joie , de repas et de réjouissances dans l'Hôtel de Ville. Jamais le Roi n'a eu un sujet plus zélé que moi pour se réjouir de ses conquêtes.... »

« Quand , en 1684 , je rentrai dans l'administration de la chose publique , je fus plus le maître , et je me trouvai le Chef et le Préfet de sept Édiles , qui eurent pour moi la bonté et la confiance de ne s'opposer jamais à aucun de mes sentimens. Fiez-vous en à moi : comptez que les plaisirs régnerent toute l'année. Le seul que je donnai au peuple avec un peu de chagrin , je l'avoue , parce qu'il m'ôtoit l'espérance certaine de beaucoup de réjouissances nouvelles, ce fut la publication de la fameuse trêve de vingt années ; mais aussi , pour m'en dédommager et en dédommager le peuple , que j'ai toujours aimé tendrement , quand j'ai été son Magistrat (moyen sûr pour en être aimé) , je fis en cette occasion tout ce que j'aurois pu faire en sept ou huit autres. »

« Que l'année de ma Préfecture me dura peu !

Deux choses principalement me la firent trouver trop courte ; l'une de n'avoir pu la marquer et la signaler par l'établissement d'un Opéra , je fis mon possible pour en attirer un à Toulouse dans mon année. Je ne parvins point à lui faire voir ce Spectacle charmant tout entier ; mais , du moins, je me servis de l'occasion des jeux floraux pour lui en donner un échantillon magnifique. L'autre regret que j'eus , en finissant mon année , fut de n'avoir qu'ébauché , sans l'avoir pu suivre , le projet de faire ériger nos vieux jeux floraux en Académie. Ce beau projet fut heureusement exécuté dix années après , sur le plan qu'en donna un de mes compatriotes et de mes neveux dans notre généalogie consulaire... »

« Je regarde avec toute la vénération que je dois une institution aussi belle et aussi profitable aux favoris des Muses que celle de notre jeune Académie ; mais j'ai toujours eu depuis mon enfance une véritable tendresse pour nos vieux jeux floraux. A cette tendresse , leur érection même en Académie a ajouté une vive reconnoissance. Je ne puis , ni ne veux me celer que m'étant trouvé un des plus anciens Juges, Maîtres ou

Docteurs de la *gaie science* (nom que portoit autrefois la société des jeux floraux , avant qu'elle fût érigée en Académie) , lors de la réforme de sa gaieté en une regle plus majestueuse et plus austere , on eut, en ma faveur, égard à cette maxime qu'il y a plus de honte à être rejeté d'une compagnie qu'à n'y être pas reçu. Je sens parfaitement bien qu'en vertu seulement de cette maxime , je dois à l'honneur dont je jouissois d'être presque à la tête des Juges des jeux floraux , celui d'avoir été conservé à leur réforme et à leur renaissance , et d'avoir été mis au rang de tant de personnes brillantes par mille rares talens , et parmi lesquelles il n'y en a pas une seule qui , après avoir été un digne ornement de l'Académie nouvelle , ne mérite de l'être quelque jour de l'ancienne galerie de nos personnages illustres... »

« Je porte encore plus loin ma reconnoissance pour les jeux floraux. En m'unissant à leur fille , l'Académie de Toulouse , ils m'ont allié à l'Académie François. Me voilà relevé de la honte de ne m'être jamais senti assez de hardiesse ou de vanité pour avoir osé laisser paroître en public mes desirs téméraires pour cette illustre Acadé-

36 VIE DE PALAPRAT.

mie. Je payois cherement cette retenue par ce qui se passoit en secret dans mon cœur. Si on le pouvoit comprendre , on me trouveroit sans doute quelque sorte de mérite d'avoir pu m'en rendre le maître , sur-tout , du pays dont je suis , et en quelques occasions qui sembloient rendre mes desirs un peu moins téméraires.. . &c. »

Après la campagne de 1696 , PALAPRAT resta, tout-à-fait , à Paris. Il fut long-tems logé au Temple dans un appartement que le grand Prieur lui avoit donné ; mais , vers la fin de sa vie , il se trouva obligé à changer de logement , et il alla au fauxbourg Saint-Germain , où il mourut , le 23 Octobre 1721. Il fut enterré à Saint-Sulpice.

PALAPRAT a composé un grand nombre de Pieces de vers , dans différens genres. Plusieurs qu'il composa à Paris , et qui sont adressées au Duc de Vendôme , ont été imprimées à la suite de ses Comédies. Les autres , qu'il désigne sous le titre de ses *Œuvres Provinciales* , sont restées manuscrites. Il a mis au-devant du Recueil de ses Œuvres une longue Préface , et au-devant de chacune de ses Comédies et de celles auxquelles

il a eu part avec Brueys, desquelles il a donné aussi une édition particulière, des Discours fort étendus. où il s'est souvent très-longuement écarté des sujets qu'il sembloit d'abord vouloir traiter, ce qui l'a fait appeler *Le grand digressionnaire de France* ; mais sa maniere originale, et toujours très-gaie, le fait lire avec beaucoup de plaisir, quelque matière qu'il traite et dans quelque écart où il s'engage. Nous nous sommes plus à rapporter un grand nombre de fragmens de ses Discours, qui le font parfaitement connoître ; et nous avons cru qu'il se peindroit mieux ainsi lui-même, que nous ne pourrions le peindre, de toute autre maniere. Nous n'avons éprouvé d'embarras dans le choix des morceaux que le seul regret de ne pouvoir rapporter les Discours entiers, tant ils sont entraînés, quoique leurs différentes parties ne semblent pas toujours avoir entr'elles une liaison bien marquée, ni bien naturelle. En général, ses dissertations prouvent beaucoup de savoir ; et quoiqu'il paroisse n'avoir aimé à s'occuper que de choses gaies, il n'en est pas moins vrai qu'il faisoit des lectures fort sérieuses, qu'entr'autres, celle des Ouvrages de Malbranche, étoit une de

ses plus familières , et qu'il ne les quittoit pas , même pendant ses voyages à l'armée , avec les Princes de Vendôme.

Nous avons dit dans la Vie de l'Abbé de Brueys et dans le Catalogue de ses Pièces , tome onzième des Comédies du Théâtre François de notre Collection , quels furent l'objet , l'origine , la durée et les fruits de la société dramatique qui se forma entre PALAPRAT et cet Abbé , son intime ami et son compatriote. Beaucoup de franchise , de part et d'autre , et un très-grand fonds d'attachement mutuel entretenirent cette association de travaux et cette liaison d'amitié.

« PALAPRAT étoit du plus sûr et du plus charmant commerce , à ce que nous apprend encore le Précis manuscrit sur sa Vie , que nous a communiqué M. de La Tome. Sa seule vue inspiroit la gaieté. Il avoit dans l'esprit une saillie et une plaisanterie que l'on ne sauroit rendre , et qu'il n'a jamais exercées aux dépens de son cœur. On peut dire que sa candeur étoit telle qu'elle pouvoit passer , dans certaines rencontres , pour une simplicité d'enfant. Il s'en piquoit même ; et c'est ce qu'il a prétendu exprimer par ces quatre

vers qu'il a faits pour son épitaphe, et qu'il récitait à qui vouloit les entendre :

« J'ai vécu l'homme le moins fin
 « Qui fût dans la machine ronde ;
 » Et je suis mort la dupe , enfin ,
 » De la dupe de tout le monde. »

Titon du Tillet a placé PALAPRAT dans son *Parnasse François*, en y insérant un Mémoire qui lui avoit été fourni par la veuve de cet Auteur ; et dans lequel on trouve plusieurs des traits que nous avons puisés dans le Précis manuscrit cité plus haut ; et les freres Parfaict nous disent, dans leur *Histoire du Théâtre François*, que « PALAPRAT avoit la vue extrêmement foible , ce que nous avons déjà eu occasion de remarquer, dans la Vie de l'Abbé de Brueys ; que sa taille étoit au-dessus de la médiocre ; qu'il avoit peu d'embonpoint, et une physionomie assez gracieuse. »

Cette dernière particularité se trouve parfaitement justifiée par le portrait que nous donnons ici de cet Auteur. Jamais ce portrait n'avoit été gravé. Après en avoir été assurés, par nos recherches dans les dépôts publics, et ne doutant

pas que l'PALAPRAT n'eût été peint à Toulouse pendant le tems qu'il fut revêtu des dignités municipales de cette Ville , nous nous sommes adressés à l'un de nos plus illustres Souscripteurs , que l'on sait se plaire à protéger les Lettres , les Sciences et les Arts , et qui les honore autant par ses rares talens que par ses vertus , et par le haut rang où il est placé pour le bonheur spirituel et temporel de l'un des premiers Diocèses de France. M. l'Archevêque de Toulouse n'étant point alors dans son Diocèse , mais daignant favoriser notre demande , a bien voulu prier M. le Baron de Puymaurin , Syndic des États de la Province de Languedoc , de le seconder dans cette occasion. M. le Baron de Puymaurin , aussi zélé que le digne Prelat, pour tout ce qui peut intéresser les Lettres , les Sciences , les Arts et le bien public , a fait dessiner pour nous le portrait de PALAPRAT , d'après celui de ce Magistrat , qui est dans les Registres des annales de l'Hôtel de Ville de Toulouse. Le portrait en grand qui a été placé dans l'une des Salles de cet Hôtel de Ville , devant en disparaître , après quelque tems , l'Artiste au pinceau

duquel

duquel on le devoit en avoir fait un dessin , et l'avoit consigné dans les Annales municipales de cette Ville ; et c'est d'après la copie de ce dessin , dont nous sommes redevables à M. l'Archevêque de Toulouse et à M. le Baron de Puy-maurin , que nous avons fait faire la gravure que nous offrons aujourd'hui à nos Souscripteurs.

C A T A L O G U E

D E S P I E C E S

D E P A L A P R A T.

* **LE Ballet extravagant**, Comédie en un acte ; en prose ; représentée , pour la premiere fois , au Théâtre François , le 21 Juin 1690 ; imprimée , à Paris , en 1694 , chez Thomas Guillain , in-12 , et , depuis , dans l'édition particuliere des **Œuvres** de l'Auteur , et dans celles de ses **Œuvres** réunies à celles de Brueys , avec un Discours préliminaire. .

Arlequin Phaéton , Comédie en trois actes , en prose et en vers , mêlée d'Italien ; représentée , pour la premiere fois , par les Comédiens Italiens , sur leur ancien Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , le 4 Février 1692 ; imprimée dans le troisieme

CATALOGUE DES PIÈCES¹, &c. 37

volume du *Théâtre de Ghérardi*, à Paris, en 1717, chez Pierre Wite, en six volumes, in-12.

Cette Pièce est une Parodie, très-plaisante, de l'Opéra de *Phaëton*, de Quinault et Lully.

La Fille de bon sens, Comédie en trois actes, en prose et en vers, mêlée d'Italien; représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, sur leur ancien Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Novembre 1692; imprimée dans le quatrième volume du *Théâtre de Ghérardi*, &c.

Voici quel est le sujet de cette Pièce.

Angélique, venue, depuis quelque tems de Rome à Paris, avec sa tante, Eularia, est logée dans la maison du Docteur Balouard, vieux Médecin, qui a entrepris de guérir la tante malade et d'épouser la nièce, qui se porte bien et qui est très-riche; mais qui n'a aucun goût pour lui, parce qu'elle est aimée d'un jeune Financier, nommé Gêronte, qu'elle aime. Deux Militaires, dont l'un s'appelle Octave, qui est fat et poltron, et l'autre Cinthio, espèce de Capitaine brutal; mais fort peu brave, veulent aussi tous les deux épouser Angélique, à cause de sa fortune. Chacun de ces quatre rivaux fait agir son valet selon ses intérêts, et tâche à gagner Colombine, suivante d'Angélique, afin d'être secondé par elle; mais le seul Arlequin, valet de Gêronte, a su plaire à Colombine, et elle protège

D ij

38 CATALOGUE DES PIÈCES

son maître, dont les vues sont aussi honnêtes que désintéressées. Pierrot, valet du Docteur, Mezzétin, valet d'Octave et Pasquariel, valet de Cinthio, échouent auprès de Colombine, et sont éconduits par Arlequin, d'abord travesti en soldat, et, ensuite, sous les propres habits du Docteur. Octave et Cinthio, se rencontrant dans leur poursuite, et, ne voulant pas se disputer en braves gens la riche proie qu'ils convoitent, font le marché que celui d'entr'eux qui épousera Angélique fera présent à l'autre de deux milles pistoles, pour le dédommager de sa perte, mais à condition qu'ils ne se nuisent point mutuellement dans leurs entreprises pour y réussir; et Mezzétin et Pasquariel jouent la main de Colombine à croix-pile. Colombine qui a entendu ce double arrangement des maîtres et des valets, veut le faire tourner au profit de Géronte. Elle donne de faux rendez-vous, pendant la nuit, au jardin, pour Angélique, à Octave et à Cinthio, et, dans la maison pour elle, à Mezzétin et à Pasquariel. Elle se déguise, ensuite, en Officier de Dragons, et y fait aussi déguiser Arlequin. Ils se trouvent tous les deux, ainsi que Géronte, avec Angélique, lorsqu'Octave et Cinthio viennent au rendez-vous. Chacun de ces deux rivaux entendant quelqu'un auprès d'elle, croit que c'est l'autre, et, d'après leur convention, n'ose pas troubler le tête-à-tête. Cependant, des valets du Docteur découvrant Mezzétin et Pasquariel, cachés dans la maison, les poursuivent comme des voleurs, et appellent le guet et un Commissaire. Octave et Cinthio se sau-

vent ; et Colombine et Arlequin , qui s'affublent de longues robes noires , menacent Mezzétin et Pasquariel de les faire pendre. Mais ils les laissent fuir , comme leurs maîtres ; et l'on apprend aussi-tôt qu'Eularia consent au mariage de Géronte avec Angélique , à laquelle le Docteur n'ose plus prétendre , et Colombine est aussi unie à Arlequin.

On voit que cette Piece , tout-à-fait , dans le genre des *imbroglia* Italiens , ne dut son succès qu'au comique des situations et aux travestissemens de Colombine et d'Arlequin , qui en font toute l'intrigue.

La Prude du tems , ou Les Saturnales , Comédie en cinq actes , en vers ; représentée , au Théâtre François , le 7 Janvier 1693 ; imprimée , la même année , à Paris , in-12 , et , depuis , dans l'édition particulière des Œuvres de l'Auteur , et dans celles de ses Œuvres réunies à celles de Brueys , avec un Discours préliminaire.

« Cette Comédie eut un sort si malheureux qu'il y a une espece de courage à oser avouer qu'elle est toute de moi , dit Palaprat , dans son Discours préliminaire. Jamais il n'y eut de vengeance plus éclatante que celle que les sifflets tirèrent dans cette occasion de la témérité que j'avois eue de les jouer dans mon Prologue du *Grondeur*. Je confesse , cependant , de bonne-foi , que si elle ne méritoit pas un déchaînement si tumultueux , j'avois

40 CATALOGUE DES PIÈCES

tort d'espérer qu'un jugement posé et rassis lui eût été plus favorable.... Si l'on avoit daigné écouter cette Pièce paisiblement, j'aurois eu la confusion de voir que les gens de bon goût m'auroient dit qu'elle manquoit d'action; que j'avois pris, en beaucoup d'endroits, pour action ce qui n'en est que la préparation; qu'elle est confuse et trop chargée de matiere; et voilà certainement ce qui l'auroit fait échouer. »

« Le premier acte fut reçu avec applaudissement. Je n'ai gueres vu sur le Théâtre rien qui y ait fait plus de plaisir que la jeune Suson, tirant (dans la huitieme scène) les vers du nez de Javote, d'une vieille suivante, fine et rusée, et leur réconciliation, avec leurs embrassemens, finissoit cet acte au gré de tout le monde. »

« Le second qui est ouvert par la tremblante Henriette, devant la prude Éliane, sa mere, fut proscrit, dès le troisieme vers : on n'écouta plus qu'à bâton rompu, et il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant l'entr'acte, et si les airs que les violons jouèrent ne furent pas aussi sifflés. En un mot, tout n'alla plus qu'en dégringolant, s'il m'est permis d'employer cette expression basse dans une peinture aussi vile, et la Pièce ne fut pas achevée.... »

« Cette Pièce, d'ailleurs, n'est pas mal versifiée : elle est assez noblement écrite. Elle a des traits et des portraits, qui pouvant être appliqués à mille personnes ne courent risque d'en offenser aucune, en particulier; précaution que l'on ne peut assez observer à travaillant pour le Théâtre.... »

« Il y a des scenes dans cette Comédie, et, sur-tout, les deux de Cléonte avec la Prude (la troisieme du quatriemé acte , et la onzieme du cinquieme) , qui mériteroient d'être dans une Piece qui auroit réussi. C'est dommage qu'elles aient été enterrées. Il faut les plaindre du même malheur qui arrive quelquefois à de fort honnêtes gens , qui est de s'être trouvés en mauvaise compagnie.... &c. »

Voici le sujet de cette Comédie.

La veuve Éliane est retirée dans une de ses Terres, avec Henriette, sa fille, Argan, son frere, et Mariamne et Charlot, sa niece et son neveu. Henriette et Mariamne sont aimées par deux freres, Cléonte et Clitandre, qu'elles payent de retour. Cléonte s'est introduit dans ce Château, en se faisant passer pour un Précepteur qu'Argan a donné à son fils Charlot; et Argan voulant qu'on rende familiers à son fils les principaux traits de l'Histoire Romaine, il desire qu'on lui donne une idée des Saturnales, fêtes pendant lesquelles les esclaves jouissoient d'une liberté feinte et momentanée, et étoient servis par leurs propres maîtres. Il attend un de ses freres, nommé Damis, qui doit lui amener un gendre. Il attend aussi un de ses neveux, nommé Damon, qu'il n'a pas vu depuis très-long-tems, et qui doit venir le voir avant d'entreprendre un long voyage. On profite de ces circonstances pour faciliter l'entrée du Château à Clitandre et lui procurer les moyens d'entretenir Mariamne. On fait passer Babilie, valet

42 CATALOGUE DES PIÈCES

de Clitandre , pour Damis , et Clitandre pour son valet. Cette fourberie, aidée de Suson, suivante d'Éliane, et de Javotte, suivante de Mariamne et amante de Babilie, réussit pleinement. Mais la prude Éliane, blâmant la conduite de tout le monde, soupire, en secret, pour Cléonte, dont elle soupçonne la passion pour Henriette. Elle finit par se déclarer à Cléonte, qui, voulant lui faire prendre le change, feint de répondre à son amour, en lui persuadant que Charlot est amoureux d'Henriette. Le faux Damis engage Éliane à terminer leur mariage, en sa présence. Il fait venir un Notaire, avec deux contrats préparés, et où les noms des quatre amans sont placés. Au moment où Éliane et Argan signent, Damis arrive, pour s'excuser de ne point amener le gendre qu'il avoit proposé. Il reconnoît dans Clitandre et Cléonte les fils d'un de ses anciens amis, et sollicite en leur faveur. Éliane voit qu'elle est jouée. Les quatre amans sont unis, ainsi que Babilie et Javotte.

Palaprat nous apprend dans son Discours préliminaire, que les rôles de Babilie, de Charlot et de Javotte furent joués, le premier par Raisin, le cadet, le second par La Thorillière, le pere, et le dernier par Mademoiselle Beauval. Mais les talens reconnus de ces Acteurs ne purent rien pour le succès de la Pièce.

Hercule et Omphale, Comédie en cinq actes, en vers ; représentée, pour la première fois, au

Théâtre François, - le 16 Mai 1694 ; non imprimée.

On ne connoît de cette Piece que ce qu'en dit Palaprat lui-même , dans son Discours sur *Le Grondeur*.

« Il arriva toutes sortes de contre-tems à cette Piece, qui est toute de moi, dit-il. Une jeune Actrice qui devoit y jouer un rôle des plus gracieux , tomba malade , de la petite vérole , l'après-dînée même , et deux heures , au plus , avant que la Piece fût jouée. Je n'allai que fort tard au Théâtre. Je trouvai que son rôle avoit été donné , sans ma participation , à une autre Actrice , à laquelle il convenoit si peu que c'étoit comme si l'on avoit voulu faire jouer Brillon du *Grondeur* , ou Clistorel du *Légataire universel* , par le Géant de la Foire. »

« On prit pour prétexte qu'il ne falloit pas renvoyer la Piece à un autre jour , parce que Mgr. le Duc et le Prince de Conti l'honoroient de leur présence. Ces Princes , cependant , vouloient bien se contenter de toute autre Piece , et consentoient à ce que celle-ci fût remise. Rien ne put faire changer l'irrévocable arrêt. A sa cinquieme ou sixieme représentation , le pere de cette jeune Actrice malade , tomba malade lui-même , et il y avoit un rôle considérable. Enfin la maladie des Acteurs fut la mort de la Comédie , qui , après avoir agonisé quelques jours , expira d'abattement et de langueur , laissant , pour toute succession , quelque'estime et peu de profit. »

44 CATALOGUE DES PIÈCES

Palaprat ne nous apprend point quel parti il avoit tiré de ce sujet, et il ne nous fait pas connoître davantage les Acteurs qui en remplirent les rôles.

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre François*, disent qu'elle n'eut que quatre représentations, quoiqu'il en fasse monter le nombre à cinq, ou six, et ils prétendent que ce fut le 7 et non le 16 Mai qu'on la donna pour la première fois, et le 13 pour la dernière.

Le Faucon, Comédie, destinée d'abord à l'ancien Théâtre Italien; non représentée et non imprimée.

Nous avons rapporté, dans le Catalogue des Pièces de ce titre, (tome premier des Comédies du Théâtre Italien de notre Collection) ce que Palaprat dit de sa Comédie du *Faucon*, dans son Discours sur *Le Grandeur*. C'est tout ce que l'on sait de cette Pièce du *Faucon*. On ignore en combien d'actes il l'avoit divisée, et si elle étoit écrite en prose, ou en vers, avec ou sans Italien. On n'a pas plus de connoissance de cette Pièce, qu'il dit encore, dans le même Discours, avoir été refondue par lui, pour le Théâtre François, sous le titre de *L'Amant parfait*, et qui ne fut ni représentée, ni imprimée, non plus, sous ce nouveau titre et de cette nouvelle manière.

Les Fourbes heureux, Comédie, non représentée et non imprimée.

« La destinée de cette Piece prouve bien mon indifférence , dit Palaprat , dans son Discours sur *Le Grandeur*. Les rôles en furent distribués , appris et récités , de suite , par les Acteurs ; ce qui se pratiquoit avant les répétitions. On craignit qu'une espece de gens d'affaires , qui est généralement comprise sous le nom odieux de *Traitans* ou de *Maltotiers* , n'y fût pas assez ménagée. Ce n'étoit pourtant pas trop ma maniere d'être lourd et pesant dans mes traits ; et j'ai vu depuis ces Messieurs-là bien rudement et bien lourdement frappés dans plusieurs Pieces , au prix des bottes légères que je leur portois. Enfin , je m'aperçus d'un sage refroidissement dans l'esprit des Comédiens , quoiqu'ils eussent l'honnêteté de ne me le pas déclarer. J'ai toujours été l'homme du monde le moins propre à me donner les mouvemens que tant d'Auteurs se donnent pour les réchauffer. La Piece en demeura-là , et eut le sort des autres , pendant mon voyage d'Italie. »

Le Chevalier de Mouhy , dans son *Abrégé de l'Histoire du Théâtre François* , dit que cette Piece « fut défendue la veille du jour qu'elle devoit être représentée ; et que la tradition apprend qu'un Magistrat , informé que l'Auteur l'avoit eu en vue , obtint qu'elle fût supprimée. »

Voilà tout ce que l'on sait de cette Piece , dont on ne connoît pas même le sujet. On ne sait pas en combien d'actes elle étoit , ni si elle étoit écrite en vers ou en prose.

Les Veuves du Lansquenet , Comédie , dei-

46 CATALOGUE DES PIÈCES

tinée au Théâtre Italien , non représentée et non imprimée.

« C'étoit une maniere de *Vaudeville* , à propos d'une très-rigoureuse défense du jeu , dit Palaprat , dans son Discours sur *Le Grondeur*. J'avois quelque raison de me flatter de pouvoir réussir à tourner en ridicule ce qui se passe dans les fameuses guerres qui s'allument quelquefois entre les personnes qui donnent à jouer , dans leurs alliances et leurs traités de paix , parce que je m'étois trouvé moi-même fort souvent mêlé dans ces parties et dans leurs négociations. »

On n'en sait pas davantage sur cette Pièce , ni combien d'actes elle avoit , ni si elle étoit en vers ou en prose.

Les Dervis , Comédie , destinée au Théâtre Italien , non représentée et non imprimée.

Voici comment Palaprat , dans son Discours sur *Le Grondeur* , s'exprime à l'égard de la Comédie des *Dervis*. « Chef-d'œuvre de mon innocence , dit-il , pour ne pas dire de ma bêtise. On peut voir ce sujet dans les *Annales galantes* de Madame de Villedieu. Il me parut si plaisant que je le traitai , avec une franchise et une loyauté véritablement gauloises , et sans aucune réflexion. Dès qu'on m'en eut fait faire , je tombai d'accord que cette Pièce ne devoit pas être jouée , par les mêmes raisons qui en auroient fait sûrement le succès. J'avois bonnement embrassé ce sujet , sans y entendre
finisse,

finesse, et avec cette simplicité que j'ai reçue en naissant, qui n'a gueres été diminuée par cinquante ans de fréquentation, toujours avec ce qu'il y a de plus délié, et très-souvent même avec ce qui a eu la réputation d'être malin; simplicité, en un mot, si grande que j'avoue que le grand Prieur a toujours eu raison quand il l'a appelée imbécillité. Ma fortune en pourroit servir de preuve démonstrative.

« Les gens d'esprit sont les dupes des sots , »

ai-je donné pour refrain à l'une de mes Ballades. Je dois soutenir cette proposition, pour mon honneur, n'osant me flatter de pouvoir être mis au rang des gens d'esprit que par cet endroit.... &c. »

C'est encore-là tout ce que l'on sait de cette Piece des *Dervis*. On ignore comment Palaprat avoit traité ce sujet, en combien d'actes, et si c'étoit en vers ou en prose.

Palaprat dit aussi, dans son Discours sur *Le Grondeur*, qu'il travailla au *Sot toujours Sot*, ou *Le Baron Paysan*, de Brueys, pour le mettre dans l'état où il fut joué, avec beaucoup de succès, en Juillet 1693, mais qu'il perdit ensuite le manuscrit de cette Piece, et ne put jamais le retrouver. Il dit, de plus, qu'il eut part aux *Embarras du derriere du Théâtre*, et à *L'Annonce du Grondeur*, avec Brueys. Cette dernière étoit

E

48 CATALOGUE DES PIÈCES, &c.

une Critique de la Comédie du *Grondeur*, « que son succès surprenant nous fit faire, dit-il ; mais que sa mort subite, et arrivée, quand nous l'attendions le moins, nous fit supprimer. »

Le Duc de La Vallière, dans sa *Bibliothèque du Théâtre François*, attribue encore cinq à six autres Pièces à Palaprat ; mais, outre qu'il est le seul Historien Dramatique de son avis, à cet égard, il y a beaucoup d'autres raisons pour croire qu'il s'est trompé dans cette circonstance. La plus forte, c'est que Palaprat n'a pas dit un mot d'aucune de ces Pièces, dans aucun de ses Discours, et qu'il a plusieurs fois et même souvent longuement parlé de toutes les autres, que nous avons fait connoître d'après lui. On sait que s'il y a un reproche à lui faire, ce n'est pas celui d'avoir négligé les détails des choses qui l'intéressaient. Une autre raison, c'est que la plupart des Pièces que le Duc de La Vallière lui donne, seul, sont désignées, par lui, sous les doubles titres de celles dont il est véritablement l'Auteur, et d'après des éditions de Hollande, où ces Pièces ont été apparemment imprimées sous l'un de leurs doubles titres seulement.

L E M U E T ,

C O M É D I E

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par BRUEYS et PALAPRAT ;

*Représentée , pour la premiere fois , au
Théâtre François , le 22 Juin 1691.*

A

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTIGNI , pere de Timante et
du Chevalier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

LA COMTESSE.

TIMANTE , amant de la Comtesse.

ZAÏDE , fille inconnue.

LE CHEVALIER , amant de Zaïde.

UN CAPITAINE DE VAISSEAUX.

GUSMAN , valet du Capitaine.

FRONTIN , valet de Timante.

MARINE , suivante de la Comtesse.

LISETTE , suivante de Zaïde,

SIMON.

La Scene est à Naples.

S U J E T

D U M U E T.

LE Baron d'Otigny a deux fils , dont l'un s'appelle Timante et l'autre le Chevalier. Le Baron auroit voulu marier Timante à une fille du Marquis de Sardan , l'un de ses anciens amis ; mais Timante n'y consentant pas , le Baron , mécontent de ce fils aîné , veut le déshériter , et propose le Chevalier pour gendre au Marquis. Timante aime une jeune Comtesse , veuve , avec laquelle il s'est brouillé , parce qu'il est jaloux d'un Capitaine de vaisseaux , qu'elle reçoit chez elle ; mais sachant qu'elle desire avoir un valet muet , selon la mode qui s'en est , depuis peu , introduite à Naples , il veut le lui donner , et il charge son valet Frontin de lui en procurer un. Frontin n'en pouvant point trouver , propose à un homme qui se donne pour Juif , nommé Simon , nouvellement arrivé à

a ij

Naples , et n'y étant connu de personne , de passer pour ce muet , et il le présente à Timante , en cette qualité. Timante se raccommode avec la Comtesse , qui détruit ses soupçons sur le Capitaine. Ce vieux marin n'est que son ami , et il lui a confié une jeune personne , nommée Zaïde , dont la famille est inconnue , et qu'il avoit retirée des mains d'un corsaire , pendant un de ses voyages. Le Chevalier n'est pas plus disposé que Timante à épouser la fille du Marquis , que l'on lui propose. Il a aperçu Zaïde , et en est devenu amoureux. Il ne sait comment s'introduire chez la Comtesse pour voir la jeune inconnue. Il se confie à Frontin , qui imagine de le faire passer pour le muet que Timante a promis à la Comtesse. Le Chevalier accepte cet emploi ; mais , ne pouvant long-tems se contenir , il se découvre à Zaïde , qui ne tarde pas à partager l'amour qu'elle lui a inspiré. Le Baron apprend que le Chevalier est devenu muet , et il le croit réellement affligé de cet accident. Frontin lui persuade que c'est le violent amour que le Chevalier a conçu pour Zaïde qui l'a privé de la parole. C'étoit celui de ses deux fils sur lequel le Baron avoit fondé le

plus d'espérance , et il se désole de ce prétendu malheur. Frontin , déguisé en Médecin , lui conseille de lui faire épouser Zaïde ; mais le Capitaine ne peut consentir à la donner à un muet. Cependant , la Comtesse , qui s'est aperçue de l'amour de Zaïde et du Chevalier , qu'elle ne connoît pas pour le frere de Timante , a renvoyé ce prétendu muet. Le Baron fait venir Simon , qui débrouille toute l'intrigue , étant reconnu par le Capitaine , par Zaïde , et même par le Marquis pour être un certain Griffon , Sicilien et frere de la nourrice de Zaïde. Cette Zaïde se trouve être une fille du Marquis , prise par un corsaire , dès l'âge de deux ans , pendant un trajet de Naples à Palerme , où le Marquis l'envoyoit auprès de sa mere. Le Capitaine l'avoit reprise sur le corsaire , ramenée à Naples , et confiée à la Comtesse. Des bijoux volés à Zaïde par Griffon , et qu'il avoit chargé Frontin de vendre pour lui , attestent la vérité de cet événement. Le Marquis , charmé de retrouver Zaïde qu'il croyoit morte , la donne au Chevalier , et le Baron consent au mariage de Timante avec la Comtesse , dont Frontin épouse la suivante ,

Marine.

a iij

vj JUGEMENS ET ANECDOTES.

arrêter à mon idée d'un muet. Je le laissai le maître de la fable, en suivant son original, autant qu'il lui seroit permis, et, quand il en eut fait l'esquisse, nous travaillâmes tous deux, tantôt séparément, tantôt ensemble, à faire, sur ce modele, une Piece pour notre Théâtre. »

« Il y avoit bien des choses à changer, surtout pour donner à la passion de notre Timante, qui est le Phédria de Térence, cette délicatesse, que la plupart des Anciens ont ignorée ; j'ose le dire, sans craindre de blesser la profonde vénération que j'ai pour eux. Et comment, si nous avions rendu Phédria tel qu'il est, auroit-on souffert un amant qui s'absente deux jours pour laisser son rival dans une possession tranquille de sa maîtresse ? On se récrieroit, avec raison, aujourd'hui, que le caractere de Phédria ne seroit pas toujours égal, et on auroit de la peine à concevoir que le même homme qui consent à laisser ce qu'il aime pendant deux jours entiers au pouvoir d'un autre, fût capable de sentir pour cet objet aimé tout ce que la passion la plus vive et la plus décente peut inspirer.... »

« Phédria, cet amant si passionné, promet à

sa maîtresse qu'il s'éloignera d'elle , tout exprès , pendant deux jours , afin que son rival en soit entièrement le maître. Les anciens ne se faisoient pas sur cela de scrupules : aussi n'introduisoient-ils que des courtisanes sur leur Théâtre. Il faut avouer , si nous ne présentons jamais des caracteres plus naturels que les leurs , au moins , je ne le crois pas possible , que nous les présentons quelquefois plus beaux , et qu'on auroit raison de ne pas souffrir aujourd'hui qu'une femme (même du caractere de Thaïs , si on osoit la faire paroître) priât son amant de trouver bon qu'elle se fît des amis , de la maniere que celle-ci le propose à Phédria ; et qu'on ne dise pas que la belle action qu'elle a en vue la justifie , que c'est pour rendre une jeune fille à ses parens. Quand ce seroit pour faire rebâtir les murailles de sa ville , comme une autre Phryné , son amant y peut-il consentir , s'il l'aime véritablement ?....»

« Ce n'est pas à Térence que je reproche ce défaut , c'est à son siècle. La Comédie est une imitation. On y excelle quand on imite bien , si le principe d'Aristote est vrai , que rien ne peut entrer dans l'esprit que par les sens. Térence ne

viii JUGEMENS ET ANECDOTES.

pouvoit copier que ce qu'il voyoit. Demanderiez-vous à un Peintre qui n'auroit vu de sa vie que l'affreüse solitude de ces Saints solitaires qui sont près de Grenoble , qu'il peignît d'imagination les beaux jardins de Marly. »

« Je ne cite que ce seul endroit de *L'Eunuque*, quoiqu'il y en ait plusieurs autres qui ne choquent pas moins la délicatesse ; jusques-là que la Piece finit par un des plus bas accommodemens dont un homme sans amour puisse être capable. Phédria , devenu paisible possesseur de Thaïs , consent à recevoir le Capitaine dans leur commerce , par de sordides vues d'intérêt. Je suis serviteur en cela aux Anciens , dont j'aime d'ailleurs les beautés à l'idolâtrie ; mais tout un, ou tout autre : je ne puis consentir à voir confondre deux choses aussi opposées que la débauche et l'amour. »

« Voilà un écueil que nous avons bien évité dans notre imitation. Quant au reste , nous avons suivi Térence le plus exactement que nous avons pu , et c'est à quoi nous dûmes le succès de cette Piece. Il y a un caractere qui plut beaucoup , quoiqu'il ne soit qu'ébauché ; c'est celui

JUGEMENS ET ANECDOTES. 1x

du Capitaine de vaisseaux , que nous avons mis au lieu de Thraso. J'étois à l'armée , à la suite des Princes de Vendôme , lorsqu'on joua cette Piece , et je fus surpris que toutes les lettres que je recevois sur son succès me parloient, sur-tout, du Capitaine de vaisseaux. C'est un marin , un peu impoli. Le métier le comporte ordinairement , à ce que disent ceux qui n'en parlent pas bien. Roselis , qui joua ce rôle , y jeta beaucoup de grace , et le fit valoir par lui-même. Ces Ouvrages sont faits pour être joués. »

« L'absence de mon associé m'avoit rendu le maître de cette Comédie. Mon intention étoit de la mettre en vers , et elle le méritoit bien ; mais les besoins pressans de l'état (je veux dire de l'état où je me trouvois, obligé à suivre à l'armée le Prince auquel j'avois l'honneur d'être attaché ,) fort peu en argent comptant , trop glorieux pour le lui laisser connoître ; tout cela m'engagea (abusant peut-être des pouvoirs que mon ami m'avoit laissés) à lire cette Piece à l'aréopage du Théâtre , telle qu'elle étoit. C'étoit au mois de Mai. L'absence des Officiers paroissoit déjà fort aux Spectacles. Peut-être que la saison et le

✕ JUGEMENS ET ANECDOTES.

défaut d'autres nouveautés ne contribua pas peu au plaisir avec lequel elle fut reçue , et l'on en eut assez bonne opinion pour me donner de l'argent sur l'espérance de son succès.... »

« Le *Muet* fut toujours vu avec grand plaisir , pendant la vie du Comédien qui y jouoit d'original le rôle de Frontin (Raisin le cadet). Après la mort de cet excellent Acteur , ce rôle tomba entre les mains de celui à qui j'avois donné le personnage du Chevalier dans la nouveauté de la Piece (La Thorilliere), et l'on ne s'aperçut pas que Frontin eût changé de maître. »

« Il me semble que cette Comédie fut jouée long-tems de suite à sa reprise. Tous ceux qui la lisent en sont touchés. Les mœurs y sont observées avec une sévérité stoïque , et on ne laisse pas d'y rire avec la joie d'une Comédie Italienne. Il n'est gueres rien de plus intéressant que les dangers et les embarras de Cherea , qui est notre Chevalier , et de Zaïde , qui n'est qu'un personnage muet dans Térence. Cette Piece attendrit et réjouit en même-tems. »

Les freres Parfaict , qui , dans leur *Histoire du Théâtre François* , ont adopté ce jugement de
Palaprat

JUGEMENS ET ANECDOTES. 21

Palaprat sur *Le Muet*, nous disent que cette Comédie n'eut que cinq représentations à sa première mise, et six autres à sa première reprise, du 13 Juillet suivant. Mais, ajoutent-ils, « le peu de profit que les Auteurs en retirent n'empêche pas de la mettre au rang des bonnes Pièces, tant par le fonds que par la conduite et par le dialogue. »

Ils rapportent une note de Grandval, le pere, qui nous apprend que le rôle du Baron d'Otigny fut joué par La Grange, celui du Marquis de Sardan par Guérin, celui de Timante par Raisin l'aîné, celui de Zaïde par la Demoiselle Raisin, celui de la Comtesse par la Demoiselle Le Comte, celui de Marine par la Demoiselle Beauval, celui de Simon par Desmarres, et qui nous confirme que ceux de Frontin et du Chevalier le furent par Raisin le cadet et par La Thorilliere, comme nous l'avoit dit Palaprat.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* trouvent que « cette Piece a tous les agrémens du comique, qui vient naturellement du fonds du sujet même et de l'action; qu'elle est dénouée très-

b

xij JUGEMENS ET ANECDOTES.

heureusement, et que c'est une copie digne de son original. »

Lors de la reprise qui fut faite de cette Piece le 18 Avril 1730, l'Abbé P'elleguin fit insérer dans le *Mercur* de Mai suivant des Réflexions critiques , où l'on voit qu'il ne trouve pas que le personnage du Muet soit assez naturellement amené au sujet ; que la fin du troisieme acte termine l'action de la Piece , de maniere que les deux actes suivans sont presque superflus , et qu'enfin le dénouement est trop à la façon de Térence. « Cependant , ajoute-t-il , à ces petits inconvéniens près , la Piece ne dément pas la réputation que ses Auteurs se sont acquise. »

La reprise du 7 Février 1779 fit dire à l'Auteur du *Mercur* du 25 du même mois , que « cette imitation* de *L'Eunuque* de Térence , inférieure à l'original pour l'élégance du style , lui est fort supérieure pour tout le reste ; que le dialogue du Muet est plus vif , plus pressé que celui de *L'Eunuque* , les incidens mieux préparés , plus vraisemblables , et qu'enfin , sur notre scene , les mœurs de *L'Eunuque* révolteroient les Spectateurs

les moins délicats , au lieu que celles du *Muet* sont pures , sévères , sans que cette sévérité nuise à la gaieté et au comique. »

Cette Piece , qui n'avoit pas paru depuis plusieurs années , fut revue alors avec plaisir. On la remit avec soin. Les rôles en furent très-bien rendus par MM. Prévile , Monvel , Fleury , Bellemont , Vanhove , Des Essarts et Bouret , et par Madame Prévile , Madame Bellecourt , et Mademoiselle Contat. M. Prévile , dans le rôle , très-difficile , de Frontin , et Madame Bellecourt , dans celui de Marine , méritèrent particulièrement et obtinrent les plus grands applaudissemens , par la gaieté , le naturel , l'intelligence et le comique qu'ils surent déployer dans cette Piece.

Feu Bellecourt a fait quelques changemens au dénouement de cette Comédie ; mais « la manière dont il l'a arrangé manque de netteté d'ensemble et d'effet , et fait regretter l'ancien qui , pourtant , est très-défectueux , » dit encore l'Auteur du *Mercur* du 25 Février 1779.

Pierre Le Loyer donna en 1573 une Comédie en cinq actes , en vers de quatre pieds , intitulée

xiv JUGEMENS ET ANECDOTES.

Le Muet insensé, dans laquelle un Magicien rend un fils muet et fou pour faire consentir son pere à lui faire épouser celle qu'il aime ; et quand le pere y a consenti , le Magicien rend au fils la parole et la raison.

En 1751 , le 20 Octobre , on joua au Théâtre François une petite Comédie , en un acte , en vers , composée à l'occasion de la naissance du Duc de Bourgogne , par M. Alliot , et intitulée *Le Muet par amour*. Elle n'eut qu'une seule représentation , et n'a pas été imprimée.

Il y est question d'un jeune amant qui a commis une indiscretion , laquelle a fâché l'oncle de sa maîtresse , et , pour se la faire pardonner et obtenir celle qu'il aime , il est condamné à passer un jour entier sans parler.

Ces deux Pièces n'ont pas d'autres rapports avec *Le Muet* de Brueys et Palaprat , ni avec *L'Eunuque* de Térence.

LE MUET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *seul.*

OUATS ! mon maître seroit-il déjà rentré chez la Comtesse ?... Il n'y a point d'apparence : il est encore un peu jour, et il n'y veut entrer que de nuit... Il faut l'attendre ici, et faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre les pieds chez cette infidelle. Son honneur y est trop intéressé, et l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais... J'entends quelqu'un... Le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long tems.

S C E N E I I.

S I M O N , F R O N T I N .

S I M O N .

BON SOIR , Frontin , je t'ai vu entrer dans ce Palais , et je t'ai suivi.

F R O N T I N .

Et que diantre veux-tu de moi ? Je n'ai pu encore vendre ta chaîne d'or : crains-tu que je ne te la vole ? veux-tu que je te la rende ? la voici.

S I M O N .

Ce n'est pas cela.

F R O N T I N .

Qu'est-ce donc ? N'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire ?

S I M O N .

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile !

F R O N T I N .

Il faut avouer , mon pauvre Simon , que tu as la caboche bien dure ? je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi !

S I M O N .

Sot tant qu'il te plaira !

F R O N T I N .

Mais est-ce une chose si difficile , dis-moi , de ne point parler ?

COMÉDIE.

5

SIMON.

Oui , difficile , Frontin , et plus difficile que tu ne crois !

FRONTIN.

Pécore !

SIMON.

Tiens , déjà dans l'hôtellerie où tu m'as mis , en attendant que ton maître me prenne , j'ai voulu faire le muet , pour m'exercer ; je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

Butor !

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens ; je ne pus m'empêcher de l'aller quérir moi-même.

FRONTIN.

Ivrogne !

SIMON.

Ce matin encore une servante m'a surpris comptant les heures , parce que j'avois envie de diner.

FRONTIN.

Gourmand !

SIMON.

Si tu savois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie , et puis , tout à coup , ne parler plus !

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup , et que tu as de belles choses à dire !

A iij

S I M O N .

Oh ! franchement tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

F R O N T I N .

Ah ! voici tes sots raisonnemens de l'autre jour ? Eh ! ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet ; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un ; que , n'en trouvant point , je me suis avisé de me servir de toi , à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile , et que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin , par son ordre , je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

S I M O N .

Morbleu ! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sais ce que c'est , mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoutumé de me tenter ; et faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

F R O N T I N .

Tu ne devrois pas y hésiter un moment , si tu avois le sens commun. Entre nous , les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays ; et les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les Orfèvres ne disent rien de bon pour toi. Ainsi , quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup , tu ne saurois mieux te cacher qu'en faisant le muet , et en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

S I M O N .

Mais changer de nom et d'habit sont des choses plus

COMÉDIE.

7

aisées à faire que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ah ! mon enfant, de toutes les manières de s'énoncer c'est la plus courte, la meilleure et la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer, pour le repos de nos oreilles ! Vois-tu ? les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé !

FRONTIN.

Courage !... Ça, tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis. Il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre, par signes, quelles sortes de gens l'auront demandé : comprends-tu ?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah ! voyons un peu, quand un homme de robe, un de nos Sénateurs, par exemple, aura été au logis, comment le lui feras-tu entendre ?... (*Simon copie un homme de robe.*) Fort bien, fort bien ! Vive Simon... Et un homme d'épée, là, un Cavalier d'un bel air ?...

(*Simon copie mal un homme d'épée.*) Fort mal , fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit. Fi ! on diroit à ton action que ceseroit un Archer du Prévôt qui l'auroit demandé , et non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre.... (*Il lui montre , et Simon l'imité.*) Oui d\ , oui dà ; cela n'est pas déjà trop mal... Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis ? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vu faire ; je te l'ai montré. . (*Ce que Simon fait déplaît à Frontin.*) Oh ! Fi , fi ! Que diantre fais-tu ? Voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien ; remarque ces airs , ce penchant de tête , ce tour de corps .. (*Frontin contrefait les femmes de qualité.*) Allons , à toi... (*Simon tâche à l'imiter.*) Eh ! pas mal , pas mal ; cela viendra , avec un peu d'exercice . En voilà assez pour le coup : retire-toi Je ne veux point que mon maître te voie encoré. Il ne t'a jamais vu ; mais il te connoîtroit à l'habit. Quand il en sera tems , je t'irai quérir. Adieu.

S I M O N , *s'en allant.*

Serviteur.

F R O N T I N , *à part.*

Voilà un drôle qui n'est pas encore stylé , si par hasard....

S I M O N , *revenant.*

A propos , Frontin , je savois bien que j'avois quelque chose à te demander.

F R O N T I N .

Eh ! quoi ?

S I M O N .

Dis-moi , je te prie , les muets rient-ils ?

COMÉDIE.

9

FRONTIN.

Eh ! vraiment oui , les muets rient , imbécille !

SIMON , *s'en allant.*

C'est assez ; je te remercie.

FRONTIN , *à part.*

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot.... Si ma fourberie venoit à être découverte.... (*Voyant Simon.*) Encore ?

SIMON , *revenant.*

Eh ! dis-moi un peu , je te prie , comment rient les muets ? je n'en ai jamais vu rire ?

FRONTIN.

Ah ! voici une belle question !. .. Et comment veux-tu qu'ils rient , nigaud ? Ils rient comme les autres hommes.... (*A part.*) Peste soit du questionneur ! Il a tant fait que voici mon maître.... (*A Simon.*) Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voie : au moins , prends bien garde à toi !

SCENE III.

TIMANTE , FRONTIN , SIMON.

TIMANTE , *à Frontin.*

AH ! te voilà , Frontin !

FRONTIN.

Oui , Monsieur ; il y a même long-tems.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la Comtesse m'a donnée.

Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé? (*Simon fait la révérence.*) Ouais! il marque entendre ce qu'on dit?

FRONTIN.

Oh! point, Monsieur, c'est que les bons muets, au mouvement des lèvres, comprennent ce qu'on veut dire... (*Simon fait une inclination de tête.*) Voilà-t-il pas? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là....

FRONTIN, l'interrompant.

Oh! je vous le garantis muet, et des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer. Sache seulement où il sera après soupé pour l'aller quérir et le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, Monsieur?

TIMANTE.

Non; je te dirai pour qui c'est: j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

(*Simon sort.*)

SCÈNE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH ! bien , Monsieur , malgré l'affront qu'on vous fit hier , vous voulez encore revoir la Comtesse ?

TIMANTE.

Je ne sais.

FRONTIN, *lui montrant la porte de la Comtesse.*

Voilà pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez !

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir , un moment après , à votre rival !

TIMANTE.

La perfide !

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût cru ce matin ?... « Oui , » Frontin , dis que Timante est le dernier des hommes , » si je revois jamais cette infidelle , si je remets le pied » chez elle , que 'a foudre , que le Ciel , que la terre. » et cætera. Un petit laquais , *(Faisant le signe de montrer la taille d'un enfant.)* pas plus haut que ça , vient vous dire un mot à l'oreille , de la part de cette infidelle....

Adieu mon courroux !... Vous êtes un homme d'une grande résolution !

T I M A N T E.

Tu ne me connois pas encore.

F R O N T I N.

Moi ?

T I M A N T E.

Non , toi.

F R O N T I N.

Je crois pourtant que si.

T I M A N T E.

Je n'ai pas changé de sentiment.

F R O N T I N.

Que venez-vous donc faire ici ?

T I M A N T E.

Je ne la veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

F R O N T I N.

Oh ! oh !

T I M A N T E.

Que pour rompre avec elle.

F R O N T I N.

Malepeste !

T I M A N T E.

Et ne la revoir jamais après cela.

F R O N T I N.

Tudieu !

T I M A N T E.

Tu ne le crois point ? Tu le verras. Elle me fait rappeler ; elle voit le tort qu'elle'a. Elle veut se justifier :

je

je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira ; mais je lui ferai bien voir qui je suis.... Hélas ! j'ai perdu pour elle les bonnes grâces de mon père : il a tourné toute son affection du côté de mon frère. Je risque tout pour elle ; mais, assurément, je ne serai plus sa dupe !

FRONTIN.

Tenez , Monsieur , plus vous raisonnerez , plus vous pesterez contre cette jeune veuve , plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous savez que je ne suis pas nouveau en ces sortes d'affaires ? Je sais qu'en amour ce n'est que soupçons , brouilleries , raccommodemens : aujourd'hui guerre , demain trêve ; puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé , comme le vôtre , la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire ; mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va , va , je saurai bien accorder mon amour avec ma raison : mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur , il y a long-tems que l'amour et la raison sont brouillés ensemble : ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi , Monsieur : je crois que vous vous plaindrez , que vous vous lamenterez ; mais je crois

D

aussi que puisqu'elle vous fait rappeler , elle compte , à coup sûr , qu'elle vous apaisera.

Elle ?
T I M A N T E .

Oui , elle.
F R O N T I N .

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte ?
T I M A N T E .

Cela est vrai.
F R O N T I N .

Ne vis-tu pas entrer un moment après , chez elle , ce Capitaine de vaisseaux , qui ne la quitte point depuis quelques jours ?
T I M A N T E .

J'en tombe d'accord.
F R O N T I N .

Eh ! bien , que pourra-t-elle me dire ?
T I M A N T E .

Je ne sais ; mais ce sera elle qui le dira , et vous qui l'écouteriez.... Tenez , Monsieur , figurez-vous qu'elle est présentement devant vous , avec tous ses charmes , et qu'elle se justifie ; que sa bouche vous parle , que vous oyiez le son de sa voix , et que ses yeux vous regardent : n'est-il pas vrai qu'elle a raison ?
F R O N T I N .

Hélas !
T I M A N T E .

Avec cela , si elle s'avise de laisser tomber quelques
F R O N T I N .

feintes larmes , en conscience , croyez-vous tenir un seul moment devant elle ?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet ?

TIMANTE.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Ne la voyez point. Vous y êtes encore à tems ; personne ne vous a vu entrer. En tout cas , c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine , qui viennent à Naples ; vous direz que vous alliez voir le Marquis de Sardan : aussi-bien cette salle sépare son appartement de celui de la Comtesse. Allons , courage ; prenez une belle résolution : n'irritez pas davantage Monsieur votre pere. Il est si colere de ce que vous refusez la fille du Marquis qu'il est résolu de donner cette même fille, avec tout son bien, à votre frere, le Chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, et d'un beau nom comme le vôtre ? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur. qu'on ne sauroit faire parler qu'avec des machines, et de qui l'on ne sauroit arracher quatre paroles de suite ; un imbécille, enfin, que votre pere ne vous préféreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout !

TIMANTE, *allant du côté de chez la Comtesse.*

Je le veux bien ; retournons-nous en sur nos pas.

B ij

FRONTIN, *lui montrant le chemin pour s'en aller.*

Mais, si vous voulez vous en retourner, c'est par-là qu'il faut aller, et non pas par-là. Vous vous approchez toujours de la porte de la Comtesse !

TIMANTE.

Hélas ! je ne sais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis. Je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages : je le vois, je le sais, je le sens ; cependant, je meurs d'amour, et je ne sais à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme !... Mais j'entends votre pere... Il parle assurément au Chevalier. Cachons-nous dans ce coin : ils ne nous verront point. Écoutons ce qu'il lui dit ; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

(*Ils se cachent.*)

S C E N E V.

LE BARON, LE CHEVALIER, TIMANTE,
FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au Chevalier.*

VENEZ, venez, mon fils. Votre frere s'est rendu indigne de mon affection ; je l'ai tournée toute vers vous, et, avec une belle fille, je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sol de mon bien : vous êtes toute ma consolation...

Vous ne répondez rien, mon fils ? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, et je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite ; mais je voudrois vous voir plus gai : votre mélancolie m'afflige. Vous la perdrez, sans doute, devant la fille que je vous destine. Elle est jeune, elle est belle, et son pere est mon ancien ami. Vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas, au moins, être si triste devant lui... Mais le voici tout à propos.

(*Le Chevalier s'enfuit dès que le Marquis paroît.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, TIMANTE,
FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au Marquis.*

Vous avez toujours prévenu mes desirs, Marquis ; et il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez su que j'allois chez vous ?

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils, le Chevalier. C'est un fils obéissant celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, et qui par sa soumission me console de toutes les

B ij

extravagances de son frere... (*Cherchant le Chevalier.*)
 Approchez mon fils (*Appelant.*) Chevalier . . .
 (*A part.*) Qu'est-il devenu ?

FRONTIN , *bas , à Timante.*

Voilà son fils l'obéissant !

LE BARON , *appelant.*

Hola ! Chevalier ! . . .

FRONTIN , *à part.*

Il est déjà bien loin !

LE BARON , *au Marquis.*

Il faut , sans doute , qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelques jours qu'il est d'une langueur et d'un abattement qui m'affligent ; mais la vue d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder , dès ce soir , quitte pour différer les nœces de quelques jours , si son indisposition continue. Mais tenons les choses secrètes , pour nous garantir des fourberies de Frontin , qui m'a déjà débauché Timante , et qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier , dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai : un agneau n'est pas plus doux. C'est tout le contraire de ce pendarde de Timante ; aussi va-t-il servir d'exemple de la manière dont on doit punir les fils désobéissans !

LE MARQUIS . . .

En vérité , Baron , il faut que je vous aime comme je fais pour consentir à ce mariage avec votre second fils , et le procédé de Timante suffisoit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille , au moins , voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante ?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne ; et vous savez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance , par ce funeste accident qui me fit quitter Messine pour venir demeurer à Naples , toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant , et porté à tout ce que je veux Mais entrons chez moi , nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez ; je reviens vous trouver dans un moment. Je vais voir ce qui est arrivé au Chevalier. Ce pauvre garçon , dès le lendemain de son arrivée , m'a toujours paru tout languissant et tout malade.

(*Le Marquis entre chez lui.*)

SCÈNE VII.

FRONTIN , LE BARON , TIMANTE , *caché*.LE BARON , *rencontrant Frontin.*

QUI est-là ?

FRONTIN , *bas* , à Timante.

Ne bougez., vous dis-je.

LE BARON.

Qui est-là ?

FRONTIN , *baillant.*

C'est moi , c'est moi : qu'est-ce ?

LE BARON.

Ah ! coquin , c'est toi ?

FRONTIN.

Je vous demande pardon ; je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisais-tu là ?

FRONTIN.

Je dormois , Monsieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Oui , Monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant oui parler ?

FRONTIN.

C'est , Monsieur... C'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant , et je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là ?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante ?

FRONTIN.

Oh ! non , Monsieur. Je vous jure que je ne suis

ici que pour mon compte. Ne suis je pas du bois dont on fait les gens à bonne fortune ?

LE BARON, à part.

Ce maraut !... (*A Frontin.*) Oh ! bien , que tu sois ici pour toi ou pour ton maître , cela m'est indifférent ; après ce qu'il a refusé , je n'ai que faire de lui , qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup !

LE BARON.

Un peu moins que sa Comtesse... Mais , écoute : je sais , par expérience , que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur , quelle injure me faites-vous là ?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi , Monsieur ?

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

LE BARON.

Je consens que tu aches de le perdre.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur , mon maître...

LE BARON, l'interrompant.

Je ne compte plus sur lui ; mais , au moins , prends bien garde à ne point te mêler de son frere. Je ne doute point que tu n'aies entendu ce que je viens de

dire ici au Marquis de Sardan ; je te déclare que si le Chevalier refuse de m'obéir , sans m'informer d'où cela pourroit venir , je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi , Monsieur ?

LE BARON.

Oui , à toi. Écoute : de deux fils que j'ai , je te laisse disposer de l'un ; il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre ?

FRONTIN.

Eh ! Monsieur , croyez-vous...

LE BARON , *l'interrompant.*

Si tu es sage , prends-y bien garde. Tu sais combien de friponneries tu m'as faites , et que j'ai en main de quoi te faire pendre. Je ne t'en dis pas davantage !

(*Il s'en va.*)

S C E N E V I I I .

FRONTIN , TIMANTE , *caché.*

FRONTIN , *à part.*

IL a , par ma foi ! quelque raison... Cependant , ils machinent là une terrible affaire contre mon maître !... (*A Timante, qui paroît.*) Eh ! bien , Monsieur , vous l'avez entendu ? Vous voilà déshérité , si nous ne songeons à apaiser votre pere.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche ; je ne suis sensible qu'à sa colere ! je l'ai encourue ; et pour qui ? pour une infidelle !

FRONTIN.

Vous avez raison , Monsieur ; croyez-moi , retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons... Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh ! non , Monsieur , on n'ouvre point ; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle : sortons.

TIMANTE.

Eh ! si fait , te dis-je ; on ouvre chez la Comtesse.

FRONTIN , *à part.*

Ah ! tout est perdu ! Voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE , TIMANTE , FRONTIN.

LA COMTESSE , *à Timante.*

QUE veut dire ceci , Timante ? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entends votre voix dans cette salle ! On vous fait dire qu'on a à vous parler : on vous attend ; Vous venez . et , au lieu d'entrer , il semble que vous faites le fier. Je crois même que si je

n'avois pris la peine de sortir , vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

(*Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.*)

FRONTIN.

Oh ! point , Madame ; nous n'avions garde ! c'est... c'est que mon maître...

LA COMTESSE , à *Timante*.

Vous ne me dites rien , Timante ? Seriez-vous assez fou pour être en colère de ce que je fis hier ?

TIMANTE.

Infidelle ! puis-je vous revoir après un tel affront ?

LA COMTESSE.

Oh , oh ! c'est donc tout de bon ? Voilà , vraiment , bien de quoi , pour faire tant de bruit !

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un , et ouverte , un moment après , à l'autre , c'est une bagatelle , qui ne vaut pas la peine d'en parler !

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons , avant votre départ ; car je suis informée que le Vice-Roi vous a nommé du voyage... (*Montrant Frontin.*) Mais , auparavant , dites-moi , ce garçon sait-il se taire ?

FRONTIN.

Oui , Madame , fort bien ; mais je vous avertis d'une chose : si ce que j'entends dire est vrai , personne ne garde mieux un secret que moi : si ce qu'on dit est faux et supposé , je ne l'ai pas plutôt oui que je meurs d'envie

d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté. Je vous confesse mon foible, Madame ; c'est à vous à en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très-véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté : on vous écoute.

LA COMTESSE, à *Timante*.

Vous savez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine ; que six mois après je vins à perdre mon époux ?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE, à *Timante*.

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, et de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE, à *Timante*.

Vous étiez alors à Messine. Vous me vîntes voir, Timante, vous me fîtes changer de résolution, et vous n'ignorez pas que depuis ce tems-là je vous ai confié, avec plaisir, tout ce que j'ai eu de plus secret ?

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE, à *Timante*.

Vous savez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourd'hui, sans sujet, cette jalousie, a

ici , chez sa sœur qui loge près de ce palais , une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde ?

TIMANTE.

Je sais , Madame , l'histoire de cette Zaïde ; j'étois encore à Messine lorsque cette fille , âgée de deux ans , fut prise par ce Capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN , à la Comtesse.

Que fait cette fille à la porte fermée ?

LA COMTESSE , à Timante.

Eh ! bien , Timante , vous pouvez vous ressouvenir que ce Capitaine , étant obligé de retourner à la mer , me donna cette jeune enfant ; que je lui donnai le nom de Zaïde , parce que personne ne connoissoit ni ses parens , ni sa patrie ; que je la fis élever avec beaucoup de soin , et que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur ?

FRONTIN.

Et la porte , comment y viendra-t-elle ?

LA COMTESSE , à Timante.

On a retiré cette fille d'entre mes mains , depuis que nous sommes à Naples , et je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE , à la Comtesse.

Eh ! bien , Madame , vous voulez qu'on vous la rende ?

LA COMTESSE.

Oui , Timante ; et j'aurois couru risque de ne la

voir jamais , si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN.

Ah ! nous y voici !

LA COMTESSE , à *Timante*.

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse , difficile et peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation , en particulier , où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions : je l'attendois enfin quand vous vîntes ; et comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde , et que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres , qui cependant n'étoient pas pour vous , on eut l'indiscrétion de vous renvoyer , en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera , Madame , que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite pour me chasser , et pour recevoir mon rival ?

FRONTIN.

Courage , Monsieur !

LA COMTESSE , à *Timante*.

Votre rival ! pouvez-vous vous le persuader ? un homme comme celui-là ? riche et brave à ce qu'on dit , mais brutal comme un Corsaire qu'il est. Eh ! bien , Timante , puisque ce que je vous dis ne vous persuade point , n'en parlons pas davantage. Le Capitaine n'entrera plus chez moi ; et quoique je sou-

C ij

haïte avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi ?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà rendu !

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Ah ! Madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincèrement !

LA COMTESSE.

Moi ! je ne vous parlerois pas sincèrement ? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chère, et vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, Madame !

FRONTIN, *bas.*

Vous voilà déshérité !

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Que dans la nécessité où je suis de suivre le Vice-Roi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes alarmes !

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce Capitaine, à laquelle je dois honnêtement une visite pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même

après souper : partez content , s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura gueres jusqu'à votre retour.

(Elle sort.)

SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Eh ! bien , Frontin ?

FRONTIN.

Je le savois bien moi que , dès qu'elle parleroit , toutes vos belles résolutions , zeste !

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe ?

FRONTIN.

A vous parler franchement ce sont de terribles animaux que les femmes , et quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité , la chose est toujours problématique.... Oh ! ça , en bonne foi , est-ce que , tout de bon , vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme ?

TIMANTE.

Eh ! le moyen que je puisse vivre sans elle ?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre ? Il me sou-

C ij

vient d'avoir lu autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus.

« Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
 » Il faut toujours manger et boire ;
 » Et c'est un incident nécessaire à l'histoire
 » Que de prendre un léger repas. »

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer que sans dîner et sans souper ; et je tiens une bonne cuisine plus nécessaire qu'une maîtresse.

T I M A N T E.

Hélas ! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie !

F R O N T I N.

Cependant, vous l'avez entendu ; votre pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refusée ? Passe pour cela ; mais il le fait son héritier : voilà le diable ! J'ai cela sur le cœur pour vous ; et , quelque défense qu'on m'ait faite , il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque sottise qui mette votre pere en colere contre lui.

T I M A N T E.

Oh ! nous parlerons de cela quelqu'autre fois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on menera cette fille à la Comtesse. Après cela , je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire : je partirai content ; et , pour avoir l'esprit plus en repos durant mon

voyage , je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Eh ! bien , Monsieur , j'y reviendrai dès ce soir : aussi-bien n'ai-je point vu d'aujourd'hui ma cruelle Marine ; c'est ma Comtesse à moi.... Mais , à propos , vous ne songez qu'à cette femme , et vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté ?

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit tems : ce soir tu le menoras où je te dirai.... Retirons-nous. Mon père soupe chez le Marquis ; il pourroit nous trouver ici : sortons ; j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons , Monsieur , Dieu veuille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense !

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE, *à part.*

QUELLE impatience de femme ! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde , sans m'y envoyer à l'heure qu'il est ?

LA COMTESSE, *appelant.*

Marine, attends , Marine.

MARINE.

Me voici , Madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oui , Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Eh ! bien , Madame ?

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je le lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas , au moins !

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris ?

MARINE.

Eh ! oui , Madame.

LA COMTESSE, *s'éloignant.*

Tu n'as que la rue à traverser ; amène-la , si tu peux , avec toi.

MARINE, *à part.*

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut ! Elle m'a déjà dit , chez elle , dix fois la même chose. Quand je sors , elle me suit pour me le redire... Ah ! la voici encore.

LA COMTESSE, *revenant.*

Écoute , j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitalne de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh ! Madame , vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout ?

Oui ; va , et reviens bientôt.

(Elle sort.)

S C E N E I I.

M A R I N E , seule.

EH ! Dieu soit loué !... Mais... ne m'appelle-t-elle pas encore?... Non... C'est quelqu'un qui monte l'escalier. Ne seroit-ce point qu'on lui amène Zaïde... Attendons un moment... Ah ! c'est ce diable de Frontin , qui me fait enrager avec son amour... Que diantre vient-il faire ici ?

S C E N E I I I.

F R O N T I N , M A R I N E.

F R O N T I N.

OU vas-tu si tard , charmante Marine ?

M A R I N E.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est , hibou ?

F R O N T I N.

Je te cherche , cruelle ! et tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien à faire de toi ! Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine ! arrête un moment, où tu vas voir expirer à tes pieds l'aimoureux, le triste, le désespéré Frontin !

MARINE.

Oh ! ça, m'aimes-tu autant que tu le dis ?

FRONTIN.

Oui, la peste m'étouffe !

MARINE.

Veux-tu m'épouser ?

FRONTIN.

Oui, ou le diable m'emporte !

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve ; touche-là. Je t'aime aussi : j'enrage de te l'avoir dit ; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, et que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du Ciel que l'industrie en partage ; chacun est obligé, en conscience, de faire valoir ses talens ? je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession ?

FRONTIN.

Oui, Marine ; et je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit !

FRONTIN.

Nullement ; j'ai même fait dessein , quand nous serons mariés , que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper ?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes , et toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes ? ce seroit pour ne rien gagner : tu te moques de moi.... Mais , laissons cela ; parle-moi franchement : que viens-tu faire ici ?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité , j'y viens par ordre de mon maître , pour épier si l'on menera à la Comtesse cette Zaïde dont tu as , sans doute , oui parler ?

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout-à-l'heure ; je vais la querir : adieu.

FRONTIN.

Attends ; j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu amèneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui , ce muet ? est-ce pour elle ?

MARINE.

Vraiment , oui !

FRONTIN.

FRONTIN.

Eh ! que diantre veut-elle faire d'un muet ?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un More ; dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs , et que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeois , elle n'en voulut plus , et prit un petit Turc : d'autres en eurent , elle le quitta ; présentement elle s'est avisée d'avoir un muet , à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh ! je te réponds qu'en cela elle sera bientôt suivie par les autres femmes ; elles seront bien-aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point , et j'en sais plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi , voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amis ?

MARINE.

Eh ! je t'en réponds , il y a long-tems que nous nous connoissons.

S C E N E I V.

ZAIDE, LISETTE, UN LAQUAIS, MARINE,
FRONTIN.

ZAIDE, à *Marine*.

BON SOIR, *Marine*. Ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit ?

MARINE.

Oui, Mademoiselle; je vous allois querir.... Mais qui attendez-vous, vous-même ?

ZAIDE, cherchant *Lisette*.

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte.... La voici ... (*A Lisette.*) Eh ! bien, *Lisette*, qu'est-il devenu ? C'est lui-même ?

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vue ; mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres....

ZAIDE, l'interrompant.

C'est assez, c'est assez ; je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la Comtesse.

(*Elle entre chez la Comtesse, avec Lisette et le laquais.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, MARINE.

MARINE.

ADIEU; il faut que j'entre avec elle.... Mais, peste soit de toi! tu es cause que je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce soir.... Oh! s'il vient, je sais ce que je ferai.

(Elle rentre chez la Comtesse.)

SCÈNE VI.

FRONTIN, seul.

ADIEU, ma Déesse... A ce que je viens d'entendre, la Comtesse a dit vrai à Timante, et, après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître et moi, assez heureux dans nos amours. Cependant, du côté de l'intérêt, nos affaires, de l'un et de l'autre, vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans; s'il est privé des biens de son père, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrais pour rien au monde avoir servi un maître déshérité!... Que pourrais-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son père?... Mais par où diable

D ij

l'attaquer?... Il est trop taciturne , et l'on ne sait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire.... Eh ! parbleu , le voici tout à propos.

SCENE VII.

LE CHEVALIER , FRONTIN.

FRONTIN , *à part.*

QUE cherche-t-il ici si tard , et avec tant d'empressement ?

LE CHEVALIER , *à part.*

Où sera-t-elle allée ? qu'est-elle devenue?... (*À Frontin.*) Ah ! Frontin , que je suis heureux de te rencontrer ! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles ?

FRONTIN.

Et de qui , Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce palais ; mais dans quel appartement sera-ce ? Je suis mort si je ne la trouve !

FRONTIN , *à part.*

La peste ! comme il jase.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par-tout ; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas ! peut-être ne la verrai-je jamais !

FRONTIN, *à part.*

Ce n'est plus le même homme.... (*Au Chevalier.*) Et de qui parlez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vue ! Enseigne-moi où elle est ?

FRONTIN.

Et que puis-je savoir, si vous ne parlez plus clairement ?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu si je ne la retrouve.... Grands Dieux ! qu'elle a de charmes ! et je ne la verrois plus ? Non , il n'est pas possible ; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit, elle n'y peut être long-tems cachée.

FRONTIN, *à part.*

S'il parloit de Zaïde, quel bonheur !.... (*Au Chevalier.*) Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir !

FRONTIN.

Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux ?

LE CHEVALIER.

Oui amoureux ; mais éperduement , et il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi ?

D iij

LE CHEVALIER.

Oui , toi. Tu sais les bons offices que je t'ai rendus auprès de mon pere , et que tu me disois toujours : « Chevalier , cherchez seulement une maîtresse , et » vous verrez ce que je ferai pour vous ? »

FRONTIN.

Allez , allez , badin , vous voulez rire !

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie ; j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher , et tu me tiendras ce que tu m'as promis... Si tu savois... qu'elle est belle !

FRONTIN.

Ah ! je n'en doute point... Courage !

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles qui gâtent leur beauté à force de soins ; elle n'a rien que de naturel... Si tu l'avois vue !

FRONTIN , à part.

Sachons si c'est Zaïde... (*Au Chevalier.*) Comment est-elle faite ?

LE CHEVALIER.

Comment ? une taille faite exprès pour l'amour ; un teint ! une douceur !... Je ne puis te l'exprimer. Un tour de visage qui touche , et qui enchante ! les yeux... ah ? Frontin , quels yeux !

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites , me voilà aussi savant que je l'étois ; mais , de quel âge , à peu près ?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille ?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

FRONTIN.

Son nom ?

LE CHEVALIER.

Je le sais encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit ! je vous servirai , assurément !

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler , ou par prière ,
ou par adresse , n'importe , pourvu que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire , il n'est rien
de plus aisé.... (*A part.*) Mais il le faut faire mieux
expliquer... (*Au Chevalier.*) Où l'avez-vous vue ?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre , vis-à-vis de chez nous , où je ne pou-
vois lui parler que par signes.

FRONTIN , *à part.*

C'est elle... (*Au Chevalier.*) elle répondoit aux
signes ?

LE CHEVALIER.

D'une manière dont j'étois charmé !

FRONTIN , *à part.*

Fort bien... (*Au Chevalier.*) Ne l'avez-vous jamais
vue ailleurs ?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure , dans la rue.

FRONTIN, à part.

La voilà... (*Au Chevalier.*) Qu'est-elle devenue ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le Commandeur m'a arrêté, et j'en suis inconsolable !

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre et un laquais , qui les éclairait. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce Palais ; je les ai perdues de vue sur la porte.

FRONTIN.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux !... Et comment s'appelle-t-elle ?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parens ?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sait point. Elle fut prise par des Corsaires , à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre... Mais où est-elle présentement ? dis-le moi , je t'en conjure !

FRONTIN.

Pas loin d'ici ; là , chez la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle ?
j'entrerois tout à l'heure !... On dit que cette Comtesse
est une belle personne ?

FRONTIN.

Très-belle !

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre.

FRONTIN.

Oh ! que non !

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin...

FRONTIN, *voulant s'en aller.*

Adieu , Monsieur.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc ?

FRONTIN.

Trouver mon maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'aies rendu quel-
ques services.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour
vous à Zaïde. Je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

FRONTIN.

Pour mener à la Comtesse un muet que votre frère lui envoie.

LE CHEVALIER.

Quoi ! ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle ?

FRONTIN.

Oui , Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux ! il verra à tous momens la charmante Zaïde ; il la servira... Quel plaisir seulement d'être auprès d'elle !

FRONTIN , *à part.*

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux !

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là ?

LE CHEVALIER.

Qui ! moi ?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment !

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits ?

LE CHEVALIER.

Et après ?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

J'entends.

FRONTIN.

Et que je dise que vous êtes le muet que Timante lui envoie.

LE CHEVALIER.

Ah ! que cela est bien imaginé !

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle ?

LE CHEVALIER.

Non assurément.... Que tu es habile, mon cher Frontin. Allons, déguise-moi, tout-à-l'heure, comme tu voudras ; mène-moi, au plus vite.... Qu'il me tarde d'y être !

FRONTIN.

Bon ! à quoi pensez-vous ! est-ce que vous ne voyez pas que je ris ?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi ! Tu le feras puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sauriez pas faire le muet.

LE CHEVALIER.

Moi ?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune, et ne pas parler ; cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait jouer toute sorte de personnages.

FRONTIN.

Mais , Monsieur votre pere ?

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain , avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde , je n'aime que Zaïde : je mourrai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frere , et je serai trop riche si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh ! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin , vous le voulez ?

LE CHEVALIER.

Je le veux , je t'en prie , je te le demande , je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans , n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'ai trop de respect pour Zaïde ! je ne veux
que

que lui déclarer les sentimens de mon cœur , tâcher de découvrir les siens et l'engager , si je puis , à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue. Le muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponse à votre frere de ce qu'il attend de moi ; ensuite je vous amenerai ici , dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde doit venir ce soir : il a un valet qui n'est pas grue ; s'il nous voyoit ensemble , il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre , viens vite , au moins !

(*Il sort.*)

S C E N E V I I I .

FRONTIN , *seul.*

ALLERZ , vous dis-je... Bon ! voilà justement ce que je cherchois... Mais , la peste ! voici ce que je ne cherchois point ! Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embarrasser. Marine l'avoit bien dit qu'il reviendrait ce soir !

S C E N E I X .

LE CAPITAINE , GUSMAN , FRONTIN.

LE CAPITAINE , à *Frontin.*

AH ! te voilà , mon brave ? viens-tu voir si cette porte est encore fermée ?

FRONTIN.

Eh ! Monsieur , je sais qu'elle ne s'ouvre que pour vous , et je cède aux amans heureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

LE CAPITAINE.

ALLONS, frappe... Où vas-tu donc ?

GUSMAN.

Chez le Marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la Comtesse, étourdi ! frappe donc !

GUSMAN.

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt ?...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

C'est pour cela même, coquin ! Je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle, qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Eh ! Monsieur, vous lui direz cela demain ; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraut ! à la fin ?

GUSMAN.

Eh ! Monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

(*Il frappe.*)

E ij

S C E N E X I.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE, à *Gusman*.**Q**UE viens-tu faire ici ?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir Madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est. Va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà ; tu peux le lui dire toi-même.

MARINE, au *Capitaine*.

Monsieur, je vous demande pardon ; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon soir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah ! Monsieur, elle a une migraine si terrible qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort ; mais, puisque c'est vous, Monsieur, si vous voulez je l'éveillerai ?

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN, à part.

Si mon maître n'est fou....

COMÉDIE.

53

LE CAPITAINE, à *Marine*.

Mais, non : va seulement écouter si elle dort, et si elle ne dort point....

MARINE, *l'interrompant*.

Elle dormira, Monsieur, assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller.... Monsieur, je suis votre très-humble servante.... Adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bon soir, Marine.

(*Marine rentre chez la Comtesse.*)

SCENE XII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

J^E vous le disois bien, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine ?....

GUSMAN, *l'interrompant*.

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc ?

GUSMAN.

Elle a, Monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vue.

E iij

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

G U S M A N .

Qu'elle a quitté son teint de jour , et qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre , qu'on prend un teint comme un bonnet.... Mais Marine ne revient point ! sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

G U S M A N .

Allons , Monsieur ; c'est fort bien fait.

(*Il sort , avec le Capitaine.*)

S C E N E X I I I .

LE CHEVALIER , *en habit de muet* ; FRONTIN.

F R O N T I N .

N'ENTRONS pas encore chez elle : laissons sortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti ; allons.

F R O N T I N .

N'allons pas si vite , et entendons-nous bien , avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire ?

F R O N T I N .

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même

votre pere de votre amour pour Zaïde ; aussi-bien faut-il qu'il le sache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens : entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout. Depuis que je me suis avisé de vous faire muet , il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre muetisme pour obliger votre pere à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous savez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes , et que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut a tellement augmenté par la foiblesse de son âge, qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour ?

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi , et tu l'as si souvent trompé...

FRONTIN , *l'interrompant.*

Je le tromperai bien encore... Je sais son foible sur les sortilèges. Songez , vous , seulement à être muet pour tout le monde , excepté pour Zaïde seule , lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déjà recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine : elle est fille ; elle pourroit parler , et le stratagème que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent.... Prenez ces hardes et cachez-les quelque part là-dedans ; j'en aurai peut-être besoin.

SCENE XIV.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE, à *Frontin*.

AH ! c'est toi , Frontin ?

FRONTIN.

Oui , mon ange ; et voici le muet que je mène à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air !

FRONTIN.

Eh ! eh ! c'est un muet fait exprès pour elle... Je vais le présenter.

MARINE.

Non , l'ordre est ce soir de ne laisser entrer per-

sonne... Adieu; je ferai à Madame les complimens de son maître.

(Elle rentre avec le Chevalier.)

S C E N E X V.

FRONTIN, seul.

ADIEU, ma Princesse... Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagème peut réussir, voilà le dessein du Baron rompu; mon maître ne sera point déshérité, et je serai payé de mes gages : voilà le fait... Allons apaiser notre autre muet ? J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais; mais la confidence qu'il m'a faite de ses friponneries, et la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont d'assurés garans qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sauroit prendre trop de précautions... Oui, encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade. Les Dieux nous gardent de l'un et de l'autre !

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

Z A I D E , *seule.*

QUE deviendrai-je , hélas ! dans une conioncture si embarrassante ? demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie ? Il n'est jamais le maître de ses regards , tous ses mouvemens marquent sa passion , et déjà tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous. Je tremble , à tous momens , que la Comtesse nes'en aperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler. Comment soutiendrai-je une conversation si hardie. Le plus sûr est de sortir d'ici.... Mais je n'en ai pas la force , et je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

S C E N E I I.

M A R I N E , Z A I D E.

M A R I N E.

Vous fuyez tout le monde , Zaïde !

Z A I D E.

Laisse-moi.

M A R I N E.

Je ne vous connois plus depuis hier.

Z A I D E.

Je ne me connois pas moi-même.

M A R I N E.

Qu'avez-vous ?

Z A I D E.

Je ne sais.

M A R I N E.

J'ai vu le tems que vous n'aviez rien de secret pour moi.

Z A I D E.

Je n'ai aucun secret à te dire.

M A R I N E.

Vous ai-je désobligée en quelque chose ?

Z A I D E.

Non , tu m'es toujours chere.

M A R I N E.

La Comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil ?

Z A I D E.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

M A R I N E.

D'où vient donc cette inquiétude ?

Z A I D E.

Hélas ! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoît ni ses parens , ni sa patrie ?

M A R I N E.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau !

Z A I D E.

Que veux-tu qu'il y ait ?

M A R I N E.

Je ne sais ; mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie , et le muet que Timante a envoyé à Madame réjouit tous ceux du logis ; vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes , auxquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé : vous ne daignâtes pas lui en faire ; et , dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir , vous vous retirâtes brusquement dans votre chambre. Le pauvre garçon en parut tout triste , et il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes sortie.

Z A I D E.

Tais-toi , Marine , ou ne me parle plus de lui.

M A R I N E.

Est-ce que les muets vous font pitié ?

Z A I D E.

Oui , Marine.

M A R I N E.

MARINE.

Bon ! et pourquoi celui-ci paroît-il si content de son sort ? Allez , Mademoiselle , vous vous accoutumerez à le voir.

ZAIDE.

Cesse de m'en parler , te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez , qu'il a bon air !

ZAIDE.

Que vient-il faire ici ?

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

MARINE.

JE crois qu'il nous cherche.... Ah ! tenez , Mademoiselle , il vous fait assurément des reproches de ce que vous fîtes hier.

ZAIDE.

Marine , je t'en conjure , fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi ! Mademoiselle , je n'en aurois pas le courage : il y auroit de la cruauté. Laissez-le un peu se réjouir.... Voyez comme il vous regarde ! Je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

F

Z A I D E.

Tu ne sais ce que tu dis.

M A R I N E.

Que vous êtes cruelle ! Pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui ?

Z A I D E.

Je ne l'ai que trop vu !

M A R I N E.

Ah ! Mademoiselle , il ne parle pas ; mais je viens de l'entendre soupirer.

Z A I D E.

Hélas !

M A R I N E.

Je crois, Dieu me le pardonne , que vous soupirez aussi ! Que diantre veut dire tout ceci ?

Z A I D E.

Tu es une folle.

M A R I N E.

Pas tant que vous croyez... Hum... il y a ici quelque chose... (*Elle les prend par le bras , et se met entre eux deux.*) Ça que je vous envisage un peu l'un et l'autre : voyons... Vous vous troublez ! il pâlit, il se déconcerte !

Z A I D E.

Que tu es violente !... On se troubleroit à moins !

M A R I N E.

Mais lui , seroit-il si en désordre s'il n'entendoit pas ce que je dis ? Vous ne me tromperez pas , vous dis-je : j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vu depuis hier : plus

fine que moi n'est pas bête , et je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh ! laisse-moi donc en repos ; tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez , vous , si vous me faites encore un secret de ce qui se passe : ou mettez-moi dans votre confidence , ou je vais , tout-à-l'heure , dire mes soupçons à Madame.

ZAÏDE.

Garde-t'en bien ! Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules ?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes ? Je veux que vous me confes- siez tout , et tout-à-l'heure ; vous avez tort de vous dé- fier de moi. Suis-je d'un naturel si farouche ? Parlez donc , si vous ne voulez pas que je parle.

S C E N E I V.

FRONTIN , LE CHEVALIER , ZAÏDE , MARINE.

FRONTIN , *à part.*

AH ! que vois-je ? mon muet entre les pattes de Ma-
rine ! Tirons-le de cet embarras... (*A Marine.*) Ah !
méchante fille ! ah ! traîtresse ! trahir Timante et Fron-
tin ! O Ciel ! ô terre ! ô mœurs ! tout est perdu , tout est
corrompu : à qui se fier désormais ?

F 11

T A B

Des Pièces conte
volum

Vie de Palaprat , sur
raisonné et Anecdotes
Théâtre , précédée de

Le Muet , Comédie ,
des Jugemens et An
relatifs.

M A R I N E .

A qui en as-tu ? que dis-tu ? que veux-tu ?

F R O N T I N .

Où trouver une femme fidelle , si Marine , que je croyois un bijou de loyauté , un vase de sincérité...

M A R I N E , *l'interrompant.*

Qu'as-tu bu ? qu'as-tu mangé ? es-tu devenu fou ?

F R O N T I N .

Plût à Dieu l'être devenu , et avoir toujours ignoré l'action la plus noire !

M A R I N E .

Quelle extravagance ! que veux-tu dire ?

F R O N T I N .

Ce que je veux dire , effrontée ? comme si je n'étois pas informé de tout !

M A R I N E .

Et de quoi ?

F R O N T I N .

Et que fait à l'heure qu'il est le valet du Capitaine dans ta chambre ?

M A R I N E .

Dans ma chambre , Gusman ?

F R O N T I N .

Y est-il pour lui ou pour son maître ? qui trompes-tu de Timante ou de moi ?... Mais tu nous trompes tous deux ; car qui touche l'un , touche l'autre.

M A R I N E .

Quelle vision ! es-tu ivre , ou furieux ?

F R O N T I N .

Oui , je suis furieux , perfide ! et je veux que tu

viennes , tout-à-l'heure , me voir percer ce téméraire
de mille coups à tes yeux !

MARINE.

Va-t'en cuver ton vin , ivrogne ! j'ai bien d'autres
choses en tête , et tu me déclareras toi-même qui est ce
beau muet-là , que tu nous as amené , ou....

FRONTIN , *l'interrompant.*

Tu cherches à m'échapper ; mais tu me suivras tout-
à-l'heure.

MARINE.

Eh ! bien , je te suivrai , quand tu m'auras dit....

FRONTIN , *l'interrompant.*

Non , tu viendras , tout-à-l'heure , te dis-je. Je veux
te prendre en flagrant-délit , te confondre. (*Il l'en-
traîne.*)

MARINE , à Zaïde.

Cet enragé m'entraîne ; mais vous , ne croyez pas
être quitte de mes persécutions.

(*Elle s'en va avec Frontin.*)

SCÈNE V.

ZAÏDE , LE CHEVALIER.

ZAÏDE , *à part.*

JE mourrois si je me trouvois dans un pareil embarras ;
il faut m'en délivrer à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER

Vous voyez , charmante Zaïde , à quoi....

F ilj

S C E N E V I.

LE CAPITAINE , ZAIDE , LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE , à Zaïde.

BON JOUR , ma fille : je viens vous dire adieu ; j'ai ordre de partir demain.

ZAIDE.

Demain , Monsieur ?

LE CAPITAINE.

(Le Chevalier fait des signes.)

Où , demain... *(Voyant les signes du Chevalier.)* Quel drôle est-ce-là ?... *(Au Chevalier.)* Que demandes-tu ?... *(A Zaïde.)* Oh ! oh ! c'est un muet. Que fait-il ici ?

ZAIDE.

Il est à la Comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendart-là est bien fait ! Je ne l'avois pas encore vu chez elle : d'où l'a-t-elle eu ?

ZAIDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frere le Chevalier. Le Baron d'Otigny est fort en peine de ce fripon-là : on ne sait , depuis hier au soir , où il est allé.

(Le Chevalier , voyant arriver son pere , s'enfuit.)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAÏDE.

LE BARON, *au Capitaine.*

AH ! Monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils, le Chevalier ?

LE CAPITAINE.

Moi ! Monsieur ?

LE BARON.

Mon frere, le Commandeur, vient de me dire qu'il le vit hier dans la rue, sur les neuf heures du soir, et qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles : en voilà déjà une ; mais pour votre Chevalier, je ne l'ai jamais vu.

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Et vous, Mademoiselle ?

ZAÏDE.

Moi ! Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point-là nos affaires. Entrons chez la Comtesse ; je viens dîner avec elle... (*Au Baron et au Marquis.*) Serviteur, Messieurs ; jusques au revoir.

(*Il sort avec Zaïde.*)

SCENE VIII.

LE BARON , LE MARQUIS.

LE BARON.

QUE sera devenu mon fils ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayiez sujet de vous tant alarmer. Le Chevalier a passé la nuit dehors , et n'est pas encore revenu : voilà bien de quoi ?

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier , en ce même endroit , m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse , et qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier mon frere , le Commandeur , le rencontra deux fois : la premiere fois il courroit après deux filles , comme je vous ai dit ; une heure après , il le vit encore passer : il ne put l'arrêter ; et il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque !

LE BARON.

Oui , Marquis.

SCENE IX.

FRONTIN, LE MARQUIS, LE BARON.

FRONTIN, *à part, au fond du Théâtre.*

ÉCOUTONS, sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulut lui demander pourquoi ce déguisement, hors de saison : le Chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, et le quitta brusquement.

FRONTIN, *à part.*

Bon ! l'alarme est au quartier !

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON, *à part.*

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà !

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN, *à part.*

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre !

FRONTIN, *à part.*

Cela est un peu fort !

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN, *à part.*

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner ?

LE BARON.

Si vous saviez combien de fois il m'a trompé !

FRONTIN, *à part.*

N'est-ce que cela ? Il est tems que je lui serve un plat de mon métier... (*Au Baron.*) Monsieur, je vous cherche par-tout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat ! tu as enlevé le Chevalier, qu'en as-tu fait ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre !

LE BARON.

Et quels soins, fourbe ?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler, en secret ?

LE BARON.

Tu veux me tromper ?

FRONTIN.

Moi ! Monsieur ?

LE MARQUIS.

Écoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh ! bien , parle ?

FRONTIN, *à part.*

Cet homme-là m'embarrasse... (*Au Baron*) Monsieur , il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant...

LE BARON, *l'interrompant.*

Parle , te dis-je , et parle haut : je n'ai rien de secret pour le Marquis.

FRONTIN.

Eh ! bien , Monsieur , quand je vis les alarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier , et que mon innocence étoit soupçonnée , je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sais-tu ?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir. J'étois au désespoir , quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois savoir. D'abord , je vous ai cherché par-tout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vite ce que tu as appris ?

FRONTIN.

Cet honnête homme , Monsieur , m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier est arrivé , il ne sortoit point , et qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre , triste , rêveur et mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entières à parler par signes à une très-belle fille , qui étoit aussi à la fenêtre , de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah ! volci ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille , et j'ai su qu'on l'appeloit Ma...za...sa...

LE BARON.

Zaïde ?

FRONTIN.

Justement , Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille : on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le sais : je la viens de voir ici... Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas , s'il vous plaît. Vous savez donc , Monsieur , qu'elle est chez la Comtesse ?

LE BARON.

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Qui diriez-vous , Monsieur , que j'ai trouvé ?

LE BARON.

Et qui ?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier !

FRONTIN.

Oui , Monsieur le Chevalier , avec un habit si extravagant , que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON , *au Marquis.*

Voilà qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez , Monsieur , si je vous dis la vérité ?

LE MARQUIS , *au Baron.*

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur , cela m'arrive tous les jours !

LE BARON.

Il faut , tout-à-l'heure , que j'aille chez la Comtesse.

G

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aie tout dit, et puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

Ast-tu parlé au Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai !

LE BARON.

Comment ?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point !

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il mort ?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il malade ?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point ?

FRONTIN.

Je ne saurois dire, Monsieur, si c'est qu'on ait jetté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espece de mélancolie; mais je n'ai pu l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah ! Ciel ! quelle extravagance ! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit ?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystere.

FRONTIN.

Cela pourroit être, Monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi ? Je lui ai dit, pour le faire parler, que je savois son amour, et que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh ! bien, à cela ?

FRONTIN.

Murm.

LE BARON.

Juste Ciel ! que sera ceci ?

LE MARQUIS.

Bagatelle ! le Chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, Monsieur; mais être éperduement amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes, Monsieur !... Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages ! et puis, s'il y avoit là quelques charmes ?

G ij

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis !

LE MARQUIS.

Chansons ! vous dis-je ; c'est un jeu concerté entr'eux.

FRONTIN, *à part.*

Le maudit homme !

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils !

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous-là vous imaginer ?

FRONTIN.

Cette vieille Juive, qui passe pour sorcière, vint l'autre jour au logis, et parla long-tems au Chevalier.

LE BARON.

Ah ! la maudite femme !

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe ?

LE MARQUIS.

Non ; pour ce garçon-là, oh ! puisqu'il vient, de son propre mouvement, vous dire ce qu'il sait, je ne doute point qu'il ne parle sincèrement.

FRONTIN.

Si je parle sincèrement !... Je n'ai qu'un défaut, Monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit , il faut que j'aie trouver le Chevalier , et que , tout-à-l'heure....

FRONTIN , *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien , Monsieur ! Personne ne le connoît chez la Comtesse : il passe là-dedans pour un muet de naissance ; je crois qu'il vaut mieux le tirer de-là sans éclat. Aussi bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte ?

LE MARQUIS , *au Baron.*

Oh ! pour cela , Frontin a raison. Ce que fait le Chevalier est une folie d'un jeune homme , qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là : on ne peut pas être mieux intentionné !

LE BARON , *à Frontin.*

Eh ! bien , Frontin , je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire , Monsieur , j'espere que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS , *au Baron.*

Adieu , Baron. Je m'en vais en repos , puisque vous avez des nouvelles de votre fils : j'espere qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN , *à part.*

Oh ! à cette heure j'en aurai bon marché.

(*Le Marquis sort.*)

S C E N E X.

L E B A R O N , F R O N T I N .

L E B A R O N .

Q U E j'avois tort de te soupçonner !

F R O N T I N .

Oh ! oh ! Monsieur.

L E B A R O N .

Hélas ! mon pauvre Frontin !

F R O N T I N .

Il ne faut pas , Monsieur , vous affliger : quoique le Chevalier ne parle point , il entend assez bien tout ce que l'on dit.

L E B A R O N .

Ah ! Frontin , j'ai observé que , depuis quelques jours , il étoit tout changé , et parloit moins que de coutume.

F R O N T I N .

En effet , Monsieur , vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole , de jour en jour.

L E B A R O N .

L'amour seul ne fait point cela : il y a là quelque sortilège !

F R O N T I N .

Que ce soit charme ou manie , elle ne fait que commencer , et il y a des médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Oui ; mais je voudrois les consulter si secrettement que je ne publiasse pas la folie de mon fils. Ces sortes d'accidens déshonorent une maison !

FRONTIN.

Oh ! Monsieur , j'ai oui dire que les folies qui viennent de l'amour ne déshonorent personne : toutes les familles seroient déshonorées !

LE BARON.

Je suis si connu de tous les médecins de Naples.

FRONTIN.

Attendez , Monsieur.... Il y a depuis deux jours dans ce Palais un des plus grands hommes du monde pour la médecine.

LE BARON.

Eh ! qui ?

FRONTIN.

Diable ! c'est un médecin françois !

LE BARON.

Et si c'étoit un habile homme seroit-il sorti de son pays ; les bons médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste ! c'est un député de la Faculté de Montpellier , qui va conférer avec l'Ecole de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici ?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire !...

Suffit qu'il loge dans ce Palais , et que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu ?

FRONTIN.

Comme il est étranger , et que j'ai été en France , je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Si vous voulez , Monsieur , tandis qu'on dine chez la Comtesse , je vais le prier de descendre dans cette Salle , où je ferai venir votre fils. Je dirai au médecin que le Chevalier n'a ni pere , ni mere ; il l'examinera , sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien ; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE BARON.

Mais , comment ferai-je ? je n'entends pas le François ?

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez... latin ?

LE BARON.

Je l'entends encore moins.

FRONTIN.

Eh ! bien , Grec , Hébreu , Chaldéen , Syriaque , Allemand , Espagnol , Italien , Languedocien. Comme il a fort voyagé , il possède toutes les langues.

COMÉDIE.

81

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner.

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, et en quantité ; il ne feroit rien sans cela. Jugez s'il est âpre à l'argent, il est médecin et Gascon !

LE BARON.

J'y vais de ce pas ; attends-moi.

(Il sort.)

SCENE XI.

FRONTIN, seul.

AH ! par ma foi ! voilà un homme bien facile à duper ! Il a pris l'alarme bien chaudement !... Je n'en suis pas trop surpris , Il commence à radoter , et il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCENE XII.**LE CHEVALIER, FRONTIN.****LE CHEVALIER.**

J'ai entendu ce que tu viens de dire à mon pere : j'ai compris ton dessein ; mais où trouveras-tu le médecin dont tu as besoin ?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi ?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon ! de la maniere dont je serai travesti , et avec tous les jargons que je parlerai , je l'en défie !
Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher ?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet , où personne n'entre que moi.... Mais nous nous hâtons trop de donner cette alarme à mon pere : je devrois savoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde... Je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de deux personnes que je respecte et que j'adore ?

FRONTIN.

Quoi ! vous n'avez pas encore parlé à Zaïde ?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle , et si tu n'étois venu tantôt j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos ; vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la Comtesse ; elle est glorieuse , délicate et hautaine , et ne voudroit pour rien au monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attends donc que j'aie pu savoir si Zaïde approuve...

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile ; gagnons votre pere : puisque Zaïde vous connoit , je la tiens déjà rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer ?

FRONTIN.

Vous moquez-vous ? vous ne connoissez pas votre mérite : vous êtes un trésor , au moins , pour être aimé du sexe ; et seroit-il quelque prude qui résistât à un beau jeune homme comme vous , s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler ? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard ; et puis , de votre côté , tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de

mon maître : il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son pere... Je vais querir le médecin ; adieu... J'entends votre pere qui revient ; tenez-vous là , et jouez bien votre rôle.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LE BARON , LE CHEVALIER.

LE BARON , *à part , sans voir le Chevalier.*

EN vérité , voilà un accident bien étrange !... (*Apercevant le Chevalier.*) Ah ! ah ! voici ce pauvre garçon... Frontin est sans doute allé querir le médecin. Voyons un peu... (*Au Chevalier.*) Mon fils... (*A part.*) Il ne me voit point... Il voudroit me parler... Cela n'est que trop vrai !... Cet enfant m'aime bien !... Voilà qui fait fendre le cœur !... (*Au Chevalier.*) Chevalier... (*A part.*) Ah ! maudit amour ! maudits sorciers !... Mais je crois que voici ce grand médecin : il ne faut pas qu'il sache qui je suis.

SCENE XIV.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, en médecin, LE BARON, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

Frontinus, Frontinus, non est hîc, in las y plegui
ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON, à Frontin, lui montrant le Chevalier.

Monsieur, Monsieur, ne vous en allez point ; voilà
ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est musus, aqueste ?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est musus.

LE BARON.

Dites-vous, Monsieur, qu'il n'est pas muet !

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus !

LE BARON, à part.

Il a bien raison !

FRONTIN.

*Certainamente non est musus, ma veritablemente non
potest parlare.*

LE BARON, à part.

Il a d'abord connu son mal.

H

FRONTIN.

Bota crispò , boui pecaire , à balisco , quante fourberie de Frontino ! mibi dixit que iste , lui , non habet ni patrem ni matrem , et vos , tu , vos vestra merce. Vo scignorìa est-il son padre ?

LE BARON, à part.

Oh ! le grand homme ! il a connu que je suis son père ! (*A Frontin.*) Eh ! bien oui , Monsieur , c'est mon fils. Je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher ! Que faut-il faire pour le guérir ?

FRONTIN.

Dicam sibi : ho , ho , mouchachou friponello , campis , vos sete innamoratus.

LE BARON, à part.

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringaire , vostra mestressa , vostra innamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sont nobiles , potentes , opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure !

FRONTIN.

En la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit ; mais qu'ordonnez-vous , Monsieur , pour tirer mon fils de cet accident ?

FRONTIN, *tendant les deux mains.*

Io la dîto tibi , egovi lo dirai.

LE BARON, *à part.*

Il veut être payé ; c'est un vrai médecin... (*A Frontin , en lui donnant de l'argent .*) Tenez , Monsieur.

FRONTIN, *prenant l'argent.*

Fases me li prendre prenere , et vitamente fatte li pigliar à presto.

LE BARON.

Et quoi , Monsieur !

FRONTIN.

Aquelo drouleto per mouille , quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille ?

FRONTIN

Ouci metis hodie , hoggi , hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui ?

FRONTIN.

E presto si lascate inveterare lo malo....

LE BARON.

Eh ! bien , si l'on laisse invétérer le mal ?...

FRONTIN.

Causatum per amorens et per magiam...

LE BARON.

Causé par amour et par magie ?...

FRONTIN.

Noun sera pas houro : non eris tempus , non sora pè tempo.

H ij

LE BARON.

Il ne sera plus tems ?

FRONTIN.

Ille lui , sara semper musus.

LE BARON.

Il sera toujours muet ?

FRONTIN.

Et in fine vo seignoria paralytica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralytique ?

FRONTIN.

Per contagionem et per sympathiam.

LE BARON.

Ah ! Dieux !

FRONTIN.

Ni sabi pas d'autre remedi : alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remede.

(*Le Chevalier sort.*)

S C E N E X V .

LE BARON , FRONTIN.

FRONTIN.

NO , ne , ne Signore , no , allez , courez prestare ,
preparare , accomodare per un remedio che non ti fara
male : servitor a vo seignoria.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE BARON, *seul.*

ALLONS , puisque les parens de cette fille sont nobles et riches , qu'elle sera un jour reconnue , et qu'il n'y a point d'autre remède , j'aime mieux , pour ne rien risquer , consentir à tout que de voir plus long-tems en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCÈNE XVII.

LE BARON , FRONTIN.

FRONTIN.

CE médecin n'est pas encore venu ?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déjà ?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le Chevalier ?

LE BARON.

Il l'a vu.

H ii)

FRONTIN.

Eh ! bien , Monsieur , êtes-vous content de lui ?

LE BARON.

Oh ! le grand homme !

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas su que vous soyiez son pere ?

LE BARON.

Vraiment , vraiment , il l'a d'abord deviné !

FRONTIN.

Le sorcier !

LE BARON.

Viens , Frontin ; allons songer à ce qu'il faut faire : il n'y a pas de tems à perdre.

FRONTIN , à part.

Vivat !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAÏDE, seule.

NE balançons plus, fuyons-le, pour jamais; retournons chez la sœur du Capitaine.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, ZAÏDE.

LE CHEVALIER.

DE grace, écoutez-moi, Zaïde! suspendez, pour un moment, une si cruelle résolution!

ZAÏDE.

Je ne saurois assez-tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, et je n'avois que ce moyen pour vous voir, et pour vous le dire.

ZAÏDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre pere, des per-

sonnes de qui je dépends ? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis , à ce que vous êtes , aux obstacles insurmontables qui nous séparent ?

LE CHEVALIER.

Par-tout ailleurs qu'ils soient , que dans votre cœur , mon amour sera plus fort que tous les obstacles : c'est un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespère plus désormais de ma fortune !

Z A I D E.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse : j'ai commencé à l'être dès l'enfance ; je le serai toujours !

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus , Zaïde , si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle !

Z A I D E.

Hélas ! je ne vous ai déjà que trop fait connoître.... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage.... Malheureuse ! c'est bien à moi... Sortez , ou laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Non , charmante Zaïde.

SCÈNE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAÏDE.

MARINE, *criant à haute voix, et appelant la Comtesse.*

MADAME ! venez voir : notre muet parle ! Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAÏDE, *à part.*

Ah Ciel ! je suis perdue !

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Ma pauvre Marine !

MARINE, *appelant.*

Eh ! venez voir, Madame, venez voir.

ZAÏDE, *à part.*

Que pensera-t-elle ?

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Au nom de Dieu, Marine !

MARINE, *appelant.*

Madame !.... eh ! eh ! Madame !....

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, te voilà maîtresse de ma vie ; puisque tu l'es de mon secret. Je suis frère de Timante, j'adore Zaïde, et il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir. Si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah ! le fourbe !

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon pere : si tu ne me découvres pas , je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre , et d'envelopper Zaïde dans ma disgrâce ? Zaïde qui t'est chere , Zaïde qui est innocente , et de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embrasse tes genoux ? me veux-tu voir expirer à tes pieds ? me veux-tu voir les noyer de larmes ?

MARINE.

Levez-vous , vous me faites pitié : je suis naturellement tendre ; je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine !

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée , vous ne pouvez long-tems tromper la Comtesse ; elle ne se doute déjà que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois , et qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose... Sotte que j'étois !... Mais il faut vîte finir ceci.... Ça , voyons , que pouvons-nous faire ? Je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine , que je te suis redevable ! permets que , dans les premiers transports de ma reconnoissance , j'embrasse encore tes genoux !

MARINE.

Que faites-vous , malheureux ! levez - vous , voici Madame.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

LA COMTESSE, à part.

QUE vois-je ! Zaïde en larmes , Marine effrayée , le muet à ses pieds !... Je n'en dois plus douter... (*A Marine.*) Rentrez , Marine ; faites signe à ce garçon de vous suivre... (*A Zaïde.*) Zaïde , demeurez avec moi.
(*Marine et le Chevalier rentrent.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ZAÏDE.

LA COMTESSE.

JE vous aime , Zaïde ; et l'on ne peut gueres donner plus de marques de tendresse que je vous en ai donné.

ZAÏDE.

Je sens comme je dois , Madame....

LA COMTESSE, l'interrompant.

Attendez à me remercier que je vous aie dit tout ce

que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le muet que Timante m'a envoyé est entré chez nous.... Vous rougissez , Zaïde ?

ZAÏDE.

Moi ! Madame ?

LA COMTESSE.

Oui ; et cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards , j'ai observé vos démarches ; vous n'avez pu me cacher votre trouble : je vous avoue même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'avoué que j'en fais pour m'attirer votre confiance , si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous doit, depuis long-temps, me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui ? moi ! je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque violence ? veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois ?

ZAÏDE.

Moi ! Madame , des affaires ? une pauvre innocente !.... oh ! Ciel !

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité que de
ma

ma tendresse. Je n'ai pas voulu, par discrétion, vous parler devant le Capitaine. Vous savez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres? Tout ce que j'ai vu de notre muet me donne de violens soupçons que c'est ce même jeune homme... Avouez-le : pouvez-vous vous cacher de moi, et connoître à quel point je vous aime?... Vous ne dites rien, Zaïde?

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise? Je vous vois des soupçons; je n'y ai point la part que vous croyez... Je suis dans un trouble...

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois, qui augmente ma curiosité, parce que vous m'êtes chère. Ne me déguisez plus rien; déclarez-moi un mystère que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez; je serai peut-être en état de vous servir, avant que le Capitaine parte... Quoi! toutes mes prières ne servent qu'à augmenter votre silence?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, Madame? Pourquoi vous attachez-vous à me presser? Aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose?... Que je suis malheureuse?

LA COMTESSE.

Oh! bien, puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au muet, et je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attends pour cela

I

que l'arrivée de Timante... Mais le voici plus tôt que je ne l'attendois.

(*Zaïde s'en va*)

... SCENE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

MON retour vous surprend , Madame ?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait gueres plus de douze mille quand le Vice-Roi a reçu un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir , elle m'est agréable mais sur-tout , dans la situation où je suis , vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir , Madame ?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le muet que vous m'avez envoyé....

TIMANTE, *l'interrompant.*

Hé bien , Madame ?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure , Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, Madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, et, dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante: il n'est que trop bien fait et trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, Madame, de mon mauvais choix; mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison! Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que dans le tems que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayez conservé assez de sang-froid pour me jouer un pareil tour, et m'envoyer un muet comme celui-ci? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante? ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCENE VII.

FRONTIN, LA COMTESSE, TIMANTE.

FRONTIN, *à part.*

QUE vois-je ! mon maître de retour ?... (*Bas, à la Comtesse.*) Madame, je suis votre serviteur : ne pourrois-je pas vous dire un mot en particulier ?

TIMANTE, *à Frontin.*

Patience... (*À la Comtesse.*) Qu'est-ce que tout ceci, Madame ? et qu'a de commun Zaïde, jeune et belle comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgrâces de la nature ?

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, hum...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Finissons ce jeu, je vous prie ; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, a les manières nobles et galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette manière.

TIMANTE.

Les manières nobles et galantes !... (*À Frontin.*) Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir ?

FRONTIN.

Oh ! pardonnez-moi, Monsieur, vous ne l'avez pas

bien remarqué. (*Bas.*) Je me tue de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse moi en repos .. (*A la Comtesse.*) Madame, je commence à être inquiet, à mon tour... (*A Frontin.*) Frontin, fais venir ce muet, tout-à-l'heure, que j'éclaircisse tout ceci .. Vîte donc ! qu'attends-tu ? va le querir.. Mais, non . demeure .. (*A la Comtesse.*) Le voici, Madame, qui a déjà changé d'habit pour s'en aller.

SCENE VIII.

SIMON, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, à part.

AH ! voici bien d'autres affaires !

TIMANTE.

On lui a fait entendre, sans doute, Madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui ?

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante ?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi ?... Je ne le vois point.

FRONTIN, à part.

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

I iij

TIMANTE, *prenant Simon par le bras.*
Eh! le voilà, Madame.

LA COMTESSE.

Qui, ce vicil animal?

SIMON, *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! Ciel! encore un muet!

TIMANTE.

Que veut dire ceci?

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE, *appelant Frontin auprès de lui.*

Viens-ça, toi... (*À la Comtesse*) Voilà, Madame,
le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, Timante!... (*Appelant.*) Hola! Marine, eh! Marine.

S C E N E I X.

MARINE, TIMANTE, LA COMTESSE, SIMON,
FRONTIN.

MARINE, *à la Comtesse.*

QUE vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet... Non, demeurez, je veux
auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE, à *Frontin*.

Eh ! bien, Frontin, qu'as-tu à dire ?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir...

TIMANTE.

Eh ! bien, maraud ! quand je fus parti ?

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, et....

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; mais...

TIMANTE, à la Comtesse.

Vous voyez bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE, à *Frontin*.

Parleras-tu, pendart ?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes .. Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc ?

FRONTIN, à *Simon*.

Motus, toi, ou !... (*A Timante.*) Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir ? mais, comme depuis huit jours j'avois demandé

par-tout des muets par votre ordre ; un moment après que vous fûtes parti , on m'en amena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci , et je le menai chez Madame , en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses !

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait , Madame , de cette bête-là ?

TIMANTE.

Il mē semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

FRONTIN , *l'interrompant.*

J'ai voulu vous le dire , Mōnsieur ; mais quand vous avez une fois pris la mouche , y a-t-il moyen de vous parler ?

SIMON , *en colere.*

Ah ! of ! of ! ah !.

FRONTIN.

Ah ! of ! of ! ah !.., Tu as beau faire , nous n'avons plus besoin de toi. (*A Timante.*) Il en est en colere , comme vous voyez ? Il faut lui donner quelque chose pour sa peine : c'est ce qu'il veut dire. Il est bon garçon.

TIMANTE , *tirant sa bourse , et donnant de l'argent à Frontin.*

Volontiers. Donne-lui ces dix pistoles , et qu'il s'en aille.

FRONTIN , *ne donnant que cinq pistoles à Simon.*
Tiens , retire-toi.

COMÉDIE.

105

SIMON, à *Timante*.

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh ! oh ! qu'est ceci ? voici vraiment un plaisant miracle !

MARINE.

C'est la force de l'or !

LA COMTESSE, à *Timante*.

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner ?

TIMANTE, à *Frontin*.

Frontin, quelle pièce avois-tu dessein de me jouer ? Voilà ta fourberie découverte : quel étoit ton dessein ? Parle, coquin ! réponds... Tu ne dis mot ?

FRONTIN.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand étonnement que je ne puis parler : la parole de cet homme-là a étouffé la mienne... (*A Simon.*) Sauve-toi.

TIMANTE, à *Simon*.

Non, tu ne t'en iras pas... (*A Marine.*) Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN, à *Marine*.

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux savoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement ! Je tremble, Monsieur ; et il faut regarder cela comme un grand prodige !

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité pour te flatter que nous croyions que cet homme a été muet ?

. FRONTIN.

Voyez ! je l'ai crû moi.

TIMANTE, à la Comtesse.

Il faut confondre ce coquin... (*A Simon.*) Parle tout-à l'heure.

FRONTIN, bas, à Simon.

Garde-t'en bien !

MARINE, bas, à Simon.

Frontin te roueroit de coups !

TIMANTE, à Simon.

Parleras-tu !

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monsieur ? cela est inutile !

TIMANTE.

Impudent ! je t'apprendrai à te jouer de nous !

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante ; il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puisque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige, assurément ! N'a t'on pas vu mille fois des choses surprenantes annoncer des événemens extraordinaires ? Qui sait si ce n'est pas quelque avis du Ciel pour nos affaires ? la mort de votre pere, la guerre de...

TIMANTE, *l'interrompant.*

L'impudent !

FRONTIN.

Oh ! Monsieur , si c'étoit la première fois qu'un muet eût parlé , je ne saurois que dire ; mais n'avez-vous pas lu l'histoire de ce Roi qui avoit un fils... ou une fille n'importe , qui n'avoit jamais parlé ... Ce n'étoit donc pas une fille?... c'étoit donc un fils ?

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire , ce coquin ?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout.. (*A la Comtesse.*) Écoutez , Madame ; vous allez entendre un beau trait d'histoire , et qui est fort à propos.... Ce Roi avoit donc un fils qui étoit muet.... Eh ! mon Dieu , comment s'appeloit ce Roi ?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraut , et qu'avons-nous affaire de l'histoire de Crésus ?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire , il conte joliment.... (*A Frontin.*) Hé bien ?

FRONTIN.

Oui , Crésus , justement Vive Madame ! elle aime l'histoire ; c'est aussi une belle chose que l'histoire.... Crésus donc étant dans sa ville de Sarde , qui venoit d'être prise d'assaut .. Voulez-vous que je vous fasse une brève description du siège ?

LA COMTESSE.

Oh ! pour cela , non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer, sans le connoître, quand son fils, qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche : la crainte qu'il eut pour son pere lui fit faire un si grand effort que, tout-à-coup, (admirez l'effet du sang !) les catacactes du gosier s'ouvrirent... les membranes du son se rompirent... les palissades de la parole se briserent... Cette épiderme qui enveloppe la prononciation se fendit... l'obstruction de la voix s'amollit... les omoplates des syllabes s'écarterent, et laisserent aux mots un passage libre... les esquinancies auparavant enflées, s'aplatirent... la luette s'échauffa... les lignes de la taciturnité furent forcées... la nature conduisit, de sa propre main, l'articulation jusques dans les retranchemens du silence .. sa langue se délia, et il s'écria : sauvez le Roi !... (*Bas, à Simon*) Eh ! sauve-toi... (*À la Comtesse.*) Sauve-toi donc, disoit-il à son pere !

(*Simon se sauve, sans être vu de Timante, ni de la Comtesse.*)

S C E N E X.

LA COMTESSE, TIMANTE, MARINE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à* Timante.

VOILA, en vérité, un beau récit !

TIMANTE.

Eh ! Madame, vous avez trop de complaisance pour

ce coquin ; et moi , sans tant de miracle , je ferai parler son muet à coups de bâton... (*Cherchant Simon.*)
Mais , qu'est-il devenu ?

MARINE.

Il s'est sauvé , sans que je l'en aie pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas ?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin !

FRONTIN.

Si vous voulez , Monsieur , je courrai après lui ? Je le rattraperai , assurément !

TIMANTE.

Non. Il me tombera quelque jour en main ; j'aime mieux voir , tout à-l'heure , l'autre muet.... (*A Marine.*) Holà ! Marine , va le querir , puisque Madame veut qu'il sorte.

FRONTIN , à *Marine*.

Encore ?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc , Marine.

FRONTIN , à *Marine*.

Attends.... (*A Timante.*) Monsieur , cet autre muet est un garçon de famille , qui est venu ici , de nuit , et sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE , à *Marine*.

Dépêchez-vous , Marine.

K

110 L E M U E T ,

FRONTIN, à *Marine*.

Attends.... (*À la Comtesse.*) Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte ; si ses parens....

TIMANTE, l'interrompant.

Je le menerai dans mon carrosse ; personne ne le verra.

LA COMTESSE, à *Marine*.

Allez vite, *Marine*.

FRONTIN, à *Marine*.

Attends.... (*À Timante.*) Ce muet, au moins, ne sauroit aller en carrosse sans s'évanouir : il craint terriblement cette voiture !

MARINE, à *Timante*.

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt ?

TIMANTE.

Non, non ; ce que Madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir : va le querir.

LA COMTESSE, à *Marine*.

Allez le faire venir.

FRONTIN, bas, à *Marine*.

Garde-t-en bien !

MARINE, bas.

Ne crains pas cela.... (*À Timante et à la Comtesse.*)
Je vais vous l'amener.

(*Elle rentre.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, à *Timante*.

AVEZ-VOUS su, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence ?

TIMANTE.

Non, Madame; je n'ai vu encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frere le Chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE, à *Frontin*.

Mon frere, Frontin !

FRONTIN.

Oui, Monsieur; je sais ce que c'est.

LA COMTESSE, à *Timante*.

Votre pere en est extrêmement alarmé !

TIMANTE, à *Frontin*.

Tu sais ce qu'il est devenu ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; le Chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout, en tems et lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier !

K ij

FRONTIN, *bas.*

Cela se pourroit , Monsieur ; pour votre service ,
pourtant.

S C E N E X I I.

MARINE, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

MARINE, *à la Comtesse.*

JE ne vous amène point le muet , Madame ; le Capitaine s'en divertit , et j'ai cru qu'étant chez vous , je ne pouvois le lui ôter , sans incivilité.

FRONTIN, *à part.*

Voilà la Reine des filles pour entendre parfaitement
bien son monde !

MARINE, *montrant Timante.*

Au reste , de nos fenêtres j'ai vu entrer ici le père
de Monsieur , avec ce Marquis qui ne le quitte ja-
mais.

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Il ne faut pas qu'ils me voient.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement ; nous n'y
trouverons que Zaïde.

TIMANTE, *à Frontin.*

Suis-moi ; j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi, j'ai à parler à Monsieur votre père et au Marquis. Entrez vite. Je les entends : je vous informerais de tout.

(*La Comtesse et Marine rentrent , avec Timante.*)

SCENE XIII.

FRONTIN , seul.

LA peste me voilà sorti d'un terrible embarras ! Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la Comtesse : cependant, le voilà chez elle ; je ne puis plus éviter qu'il ne la sache. S'il est sage, il m'en saura bon gré.

SCENE XIV.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, au Baron.

QUELLE foiblesse de croire si légèrement !

LE BARON.

Ah ! Marquis, si vous étiez son père, vous feriez comme moi.

FRONTIN, au Marquis.

L'amour et les sorciers, Monsieur, sont de terribles gens !

K ij

LE MARQUIS, *au Baron.*

Mais avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien.

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous l'allez marier sans consulter vos amis ?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme, assurément !

LE BARON.

Il n'y a pas de tems à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, as-tu revu le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Hé bien, sa mélancolie ?

FRONTIN.

Elle continue toujours :

LE BARON.

Le pauvre garçon !

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté !

FRONTIN.

Oui , Monsieur , présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable !

LE MARQUIS.

Quelles chimères !

LE BARON.

Ah ! Marquis , je l'ai vu moi même ; il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur , à présent il n'entend rien , si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie !

FRONTIN.

Oui , Monsieur , et très-fort.

LE BARON.

Allons , Frontin , puisqu'il est chez la Comtesse , fais-le venir , que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi ! Monsieur , en cet état vous voulez le marier.

LE BARON.

C'est ce grand médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan !

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, et qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau !

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, je le connois mieux que vous !

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; mais voilà pour vous une terrible ordonnance !

LE BARON, *à part.*

Le pauvre garçon me plaint !... (*À Frontin.*) Je ne te croyois pas d'un si bon naturel ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur.

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le Chevalier.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin.... (*Au Baron.*) Croyez-moi, Baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentimens ; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler? Je crois qu'il est chez la Comtesse.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Eh! bien, allons attendre chez nous qu'il en sorte; c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un pere pour son fils!.... (*A Frontin.*) Frontin, trouve-toi ici dans un moment; nous pourrions avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

(*Le Baron et le Marquis sortent.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN, *seul.*

VOILA ma dupe tout du long dans mes panneaux.... Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon. L'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarrasser : il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles; ensuite j'irai parler au Capitaine... Pour ce qui est d'éclaircir mon maître et la Comtesse, j'ai du

tems de reste : quand ils sont ensemble ils ne se séparent pas si-tôt. Ils s'aiment ; j'ai agi pour leurs intérêts : ils me pardonneront tous deux , l'un pour l'amour de l'autre.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

JE n'ai pu trouver ce pendent de Simon ; ce maraut se fait bien chercher !

SCENE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

AH ! malheureux ! falloit-il avoir recours à cet expédient ? Si j'avois été ici , je t'en aurois bien empêché !

FRONTIN.

Oh ! Monsieur , il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être déshérité !

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon pere !

FRONTIN.

Monsieur , aux maux violens il faut des remèdes de même !

T I M A N T E.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre moi , je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin , et je ne voudrois point pour toutes choses au monde , qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie ; s'il vient à savoir que tu en sois l'auteur , je tremble pour toi !

F R O N T I N.

Allez , Monsieur , il n'a garde de m'en soupçonner !

T I M A N T E.

Tu te tromperas dans ton calcul.

F R O N T I N.

Bon ! je suis à présent de son conseil secret !

T I M A N T E.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge , la vérité se fait sentir , malgré qu'on en ait , et les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

F R O N T I N.

J'ai pourvu à tout.

T I M A N T E.

Cependant , je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la Comtesse ?

F R O N T I N.

Vos affaires ! puis-je mieux les avancer ? et la Comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme déshérité ?

T I M A N T E.

Mais , enfin , comment obliger mon pere à consentir à mon bonheur ?

F R O N T I N.

COMÉDIE. • 111

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du Chevalier , nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point , au moins , me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement ? Un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un notaire. Y dit-on jamais , de part et d'autre , la vérité , et n'y fait-on pas au plus fin ?... Mais nous n'en sommes pas encore-là. Rentrez chez la Comtesse : je vais attendre ici que le Capitaine en sorte pour l'avertir de tout... Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

(*Timante s'en va.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au Baron.*

VOILA Frontin, tout-à-propos !

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin , mon ami , va savoir chez la Comtesse si je pourrois dire un mot , en particulier , au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais , Monsieur , le prier , de votre part , de se rendre dans cette salle.

L

LE BARON.

Fort bien. Va mon pauvre garçon.

LE MARQUIS, à *Frontin*.

Demeure , Frontin.... Le voici heureusement qui sort.

FRONTIN, à *part*.

Tant pis ; je voudrais bien lui avoir dit un mot , en particulier.

S C E N E I V.

LE CAPITAINE , LE BARON , LE MARQUIS ,
FRONTIN.

LE CAPITAINE.

TRÈS-HUMBLE, Messieurs. Parbleu ! je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas !

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier ? Je vous trouve triste : vous devriez aller voir ce muet ; il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON, au *Marquis*.

Qu'entends-je , Marquis !

LE CAPITAINE, voulant s'en aller.

Serviteur, Messieurs ; je pars demain , j'ai des affaires.

COMÉDIE.

123

LE BARON, *l'arrêtant*

Ne pourrois-je pas , Monsieur...

LE CAPITAINE, *l'interrompant*

Que voulez-vous ? Je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur , je suis venu ici tout exprès.... Je sais que je devrois être allé chez vous.

LE CAPITAINE.

Eh ! morbleu ! point de cérémonies. Vous savez que je ne suis pas faconnier ?

LE BARON.

Eh ! bien , Monsieur. .. (*Au Marquis.*) Marquis.

LE CAPITAINE.

Oh ! ventrebleu ! dépêchez-vous donc , où je vous plante-là !

LE BARON.

Je vous prie , Monsieur , de consentir que mon fils , le Chevalier , épouse cette Zaïde , qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le Chevalier ?

LE BARON.

Oui , Monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne savez pas où il est.

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde ! Ne vous moquez-vous point ?

L ij

FRONTIN.

Oh ! non , Monsieur ; c'est tout de bon !

LE BARON.

Oui , Monsieur ; je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une manière bien lugubre !

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE, *au Baron.*Oui-da , Monsieur , je vous accorde ma fille , et tout mon bien avec elle.... (*Appelant.*) Eh ! Marine , amène-moi Zaïde.

S C E N E V.

ZAÏDE , MARINE , LE CAPITAINE , LE BARON ,
LE MARQUIS , FRONTIN.MARINE, *au Capitaine.***L**A voici , Monsieur , qui sortoit pour vous parler.ZAÏDE, *au Capitaine.*

Je vous prie , Monsieur , de me ramener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt , ma fille. Voilà Monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAÏDE.

Le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui , Mademoiselle.

ZAÏDE , au Capitaine.

Et le connoissez-vous ?

LE CAPITAINE.

Non , je ne l'ai jamais vu ; mais , puisque Monsieur est son pere , je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément , Monsieur !

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER , LE CAPITAINE , LE BARON ,
LE MARQUIS , ZAÏDE , MARINE , FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH ! voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire ; il faut qu'il soit de la nôce.

FRONTIN.

Il en sera , Monsieur ... Hum !....

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui....

(Le Chevalier se jette aux pieds de son pere.)

LE CAPITAINE.

Mais , qu'a-t-il fait au Baron ?.... Il se met à genoux ,

L iij

il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde !

LE BARON, *au Chevalier.*

Levez-vous.

FRONTIN, *au Baron.*

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE BARON, *au Chevalier.*

Mon fils !

LE CAPITAINE, *à part.*

Son fils ?

LE BARON, *au Chevalier.*

Levez-vous ; on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE, *à part.*

Zaïde !

FRONTIN, *à Marine.*

Voilà qui me va faire pleurer !

MARINE.

En effet, cela est touchant !

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle Comédie jouons-nous ici ?

LE BARON, *montrant son fils.*

Monsieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils, celui pour qui vous demandez Zaïde ?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu ! vous me la donnez belle !

FRONTIN.

Mais...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais qui tienne. Je ne donne point ma fille à un muet !

FRONTIN.

Eh ! Monsieur ! les médecins ont assuré qu'il parlera, criera, pestera, donnera peut-être sa femme au diable, dès qu'il sera marié.

MARINE, *au Capitaine.*

Sérieusement, Monsieur ; les médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh ! bien, va-t'en dire, de ma part, à tes médecins, qu'ils lui donnent leurs filles pour le guérir !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis ! il n'y consentira jamais !

FRONTIN, *parlant à l'oreille du Capitaine.*

Vous m'entendez bien ?

LE CAPITAINE.

Va te promener ! je ne donne pas comme cela dans le panneau !

MARINE, *bas.*

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son père...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler que de te rendre muette.... (*Au Baron*) Teste-bleu ! Monsieur, pour qui me prenez-vous ? Savez-vous que quand le Chevalier seroit le fils du grand Mogol , il n'y auroit rien à faire ? Qu'il parle , et j'y consentirai.

FRONTIN, *au Chevalier , qui veut parler.*

St, st !

LE MARQUIS, *au Capitaine , en lui montrant le Baron.*

Vraiment, s'il parloit , Monsieur, peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dîs-je, je n'y consentirai point s'il ne parle.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres !

MARINE, *bas.*

Fiez-vous à ce qu'il vous dit. Je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà , morbleu ! deux bonnes cautions... (*A Zaïde.*) Zaïde, point de muets, je vous prie !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis !

COMÉDIE.

129

LE CAPITAINE, à Zaïde.

Je vais dire à la Comtesse de se donner bien de garde d'y consentir, en mon absence. Attendez-moi ; je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

(Il rentre chez la Comtesse.)

SCENE VII.

LE BARON , LE MARQUIS , LE CHEVALIER ,
ZAÏDE , MARINE , FRONTIN.

LE BARON, à Frontin.

C'EN est fait, Frontin !

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de Marins sont durs d'oreille ; mais il ne faut pas encore désespérer.

(Il entre chez la Comtesse.)

SCENE VIII.

UN LAQUAIS, LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

LE LAQUAIS, au Baron.

MONSIEUR , il y a un homme là-bas, dans la cour, qui demande à vous parler, en particulier, et tout-à-l'heure, pour une chose de la dernière conséquence.

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi ; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis : nous reviendrons ici dans un moment.

(*Il s'en va , avec le Marquis et le Laquais.*)

S C E N E I X.

ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE.

MARINE, *au Chevalier,*

HATEZ-VOUS de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine : personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire ! je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être.... Je perdois Zaïde si je parlois, si je ne parlois pas je la perdois aussi... Mais allons.

SCENE X.

LE CAPITAINE , LA COMTESSE , MARINE , ZAÏDE ,
LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CAPITAINE , à la Comtesse.

EN effet , il parle ; si je l'avois su plutôt , c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE , à Frontin.

Tu peux bien rendre graces à ton maître , sans lui tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette picce !

LE CHEVALIER.

Madame.... Monsieur.... l'amour.... Vous connoissez Zaïde ; pourrez-vous ne point pardonner tout ce que j'ai entrepris ?

LA COMTESSE.

Chevalier , je suis bonne , et je considere Timante. Vous aimez Zaïde ; nous savons qu'elle ne vous haït point : nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnaissance !...

FRONTIN , l'interrompant.

Laissons-là votre reconnaissance. Nous n'avons pas de tems à perdre ; le Baron va revenir : songeons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

Ah ! parbleu ! je vais lui dire que j'y consens ; ne te mets point en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez... (*Au Chevalier.*) Continuez, vous , à faire le muet ; et laissez - moi conduire le reste.... Le voici.

S C E N E X I.

LE BARON , LE MARQUIS , LE CAPITAINE ,
LA COMTESSE , ZAÏDE , MARINE , FRONTIN.

FRONTIN , *au Baron , en lui montrant le Capitaine.*

Monsieur , j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé Monsieur à consentir....

LE BARON , *sans l'écouter.*

Ah ! traître ! me jouer de la sorte ?

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc , Monsieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre , scélérat !

MARINE , *bas , à Frontin.*

Quelqu'un t'a trahi !

LE BARON , *au Chevalier.*

Et vous , mon fils , n'avez-vous point de honte ?
(*Le Chevalier se jette à genoux.*)

LE CAPITAINE ,

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Nous ne donnons plus, Monsieur, dans ces panneaux ; M. votre père vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monsieur ?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme !.... Je suis si en colère que je ne puis parler !

MARINE, *bas, à Frontin.*

Il sait tout.

FRONTIN, *bas.*

J'en tremble !

MARINE, *bas.*

Je te le disois bien !

LE BARON, *à Frontin.*

Tu paieras cher l'alarme que tu m'as donnée !

FRONTIN.

Vous verrez, Monsieur, qu'on vous aura fait entendre....

LE BARON, *l'interrompant.*

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! je suis perdu !

LE CAPITAINE, *à part.*

Le voilà muet à son tour !

FRONTIN, *à part.*

J'ai de quoi me venger de ce voleur !

M

SCENE XII.

SIMON , LE BARON , LE MARQUIS ,
LE CAPITAINE , LA COMTESSE , ZAÏDE ,
LE CHEVALIER , FRONTIN , MARINE .

LE BARON , à Simon , en le prenant par le bras .

AVANCE , avance ; montre-toi ,... (*Au Marquis .*)
Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de
faire le muet , parce que Timante en avoit promis un
à (*Montrant la Comtesse .*) Madame . Voilà l'homme enfin
en la place duquel ce traître a fait entrer le Chevalier ,

LE MARQUIS .

Avec quelle adresse il nous a vous joués !

MARINE ; bas , à Frontin .

Tu as besoin d'un coup de maître !

FRONTIN , au Baron .

Monsieur , je vais vous faire venir mon maître qui
vous assurera ,...

LE BARON , l'interrompant .

Tu ne sortiras point , infâme ! demeure-là , et con-
fesse que tu es le plus méchant de tous les hommes ?

FRONTIN .

Vous ne connoissez pas , Monsieur , le scélérat à qui
vous ajoutez foi ! c'est un coquin , un fripon qui a
changé mille fois de nom , et qui porte une fausse
barbe !

SIMON.

Eh ! bien , oui , que veux-tu dire ? c'étoit moi qui devois être le muet de (*Montrant la Comtesse.*) Madame.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS, *à part.*

Cet visage ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE, *à Simon.*

Ah ! voleur , je te trouve !

FRONTIN, *au Baron.*

Je vous l'ai bien dit , Monsieur , que c'étoit un méchant homme !

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaire !

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Zaïde , c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien !

ZAÏDE, *au Capitaine.*

Quoi ! ce Griffon dont je vous ai entendu si souvent parler , qui nous vola , dès que nous eûmes pris terre ?

LE CAPITAINE.

Lui-même , le frère de votre nourrice Espagnole , qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice Espagnole !...

FRONTIN, *au Baron.*

C'est un pendent , vous dis-je , qui a changé vingt fois de nom !

M ij

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS, *au Capitaine.*

Seroit-il possible !

FRONTIN, *bas, au Capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici ; je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé !

LE CAPITAINE.

Je l'entends bien ainsi !

FRONTIN, *lui donnant une chaîne d'or.*

Voilà déjà une chaîne d'or, qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS, *prenant la chaîne d'or.*

Donne-la-moi ; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi ?

FRONTIN.

Assurément !

LE MARQUIS, *à part, examinant la chaîne d'or.*

Que vois-je ? je n'en puis plus douter !

LE BARON.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS, *à Simon.*

Hélas ! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt ? Je te reconnois : tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à sa mere, qui étoit à Palerme ; et j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice Espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon : votre fille ne

périt point ; nous la sauvâmes : nous fûmes pris par des corsaires , et (*Montrant le Capitaine.*) le lendemain , Monsieur nous reprit , sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS , *au Baron.*

Ah ! Baron !

LE CAPITAINE.

Voilà , assurément , la même fille qui tomba alors entre mes mains , il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE , *à part.*

Ah ! Ciel !

LE BARON , *à part.*

Qu'entends-je !

LE MARQUIS , *à Zaïde.*

Ah ! Zaïde , vous êtes ma fille. Ce que Monsieur me dit , le tems de votre prise , la nourrice Espagnole , Simon , que voilà , cette chaîne que je reconnois ; tout me le confirme , et , plus que tout encore , les secrets mouvemens de la nature qui s'élèvent au fond de mon cœur.... Zaïde , vous êtes ma fille !

ZAÏDE , *à part.*

Quel bonheur pour moi !

FRONTIN , *à part.*

Et pour moi encore plus grand !

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER , *à part.*

Juste Ciel !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis , le Ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée !

LE MARQUIS.

Oui , Baron... (*Au Capitaine.*) Monsieur , vous me rendez toute la joie de ma vie !

LE CAPITAINE.

Je vous la cede ; mais je veux qu'elle soit mon héritière.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Que je m'estime heureuse , Monsieur , de l'avoir toujours aimée tendrement !

SCENE XIII et dernière.

TIMANTE , LE BARON , LE MARQUIS ,
LE CHEVALIER , LE CAPITAINE ,
LA COMTESSE , ZAIDE , FRONTIN ,
MARINE , SIMON.

TIMANTE, *au Baron.*

QUE viens-je d'apprendre , mon pere ? quel bonheur ! n'y en aura-t-il pas aussi pour moi ?

LE MARQUIS, *au Baron.*

Allons , mon cher ami ; en faveur d'un si beau jour rendez tous vos enfans heureux !

LE BARON, *à la Comtesse.*

Madame , je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS, *au Baron,*
Grace, sur-tout, à Frontin!

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur!... (*À la Comtesse.*) Mais, Madame, si vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre!

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies!

FRONTIN.

Tubleu! j'ai trop frisé la corde!

SIMON, *au Capitaine.*

Serai-je seul malheureux?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE
VALADE.

OCT - 7 1929

